

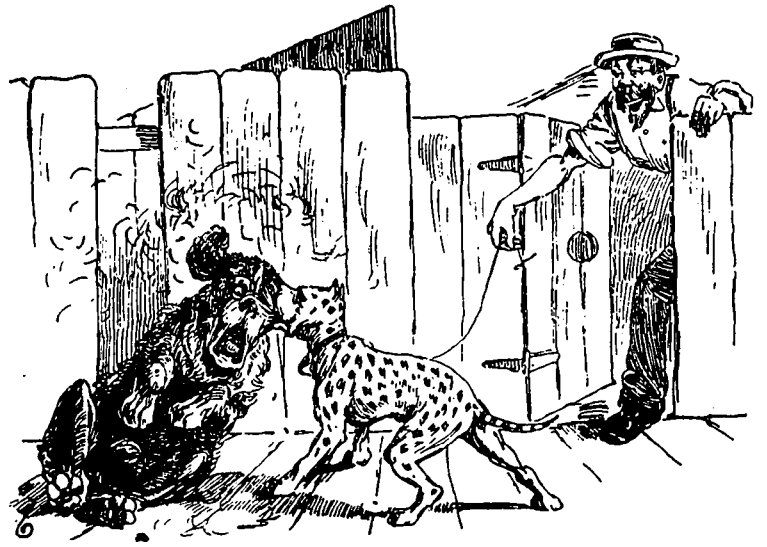
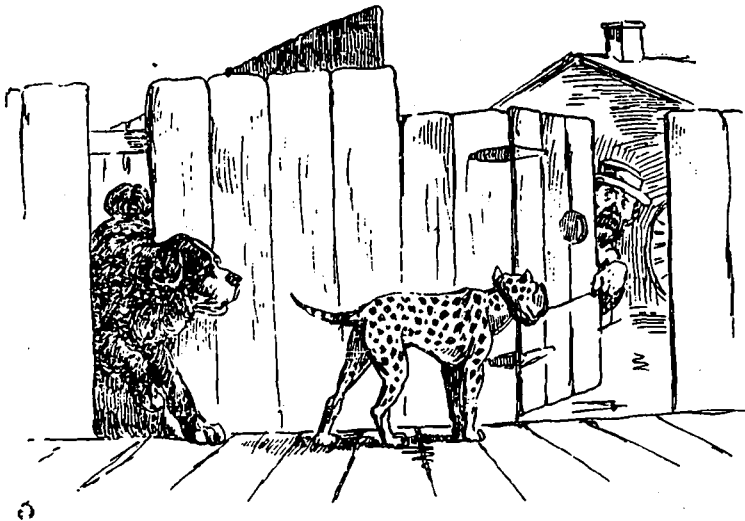
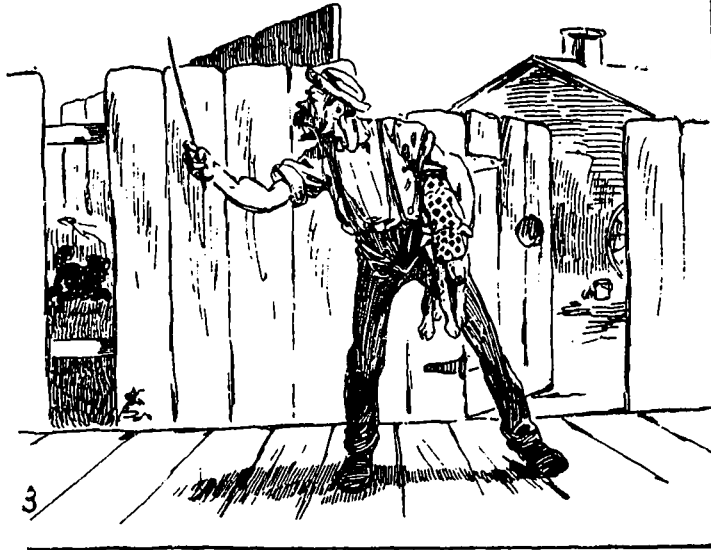
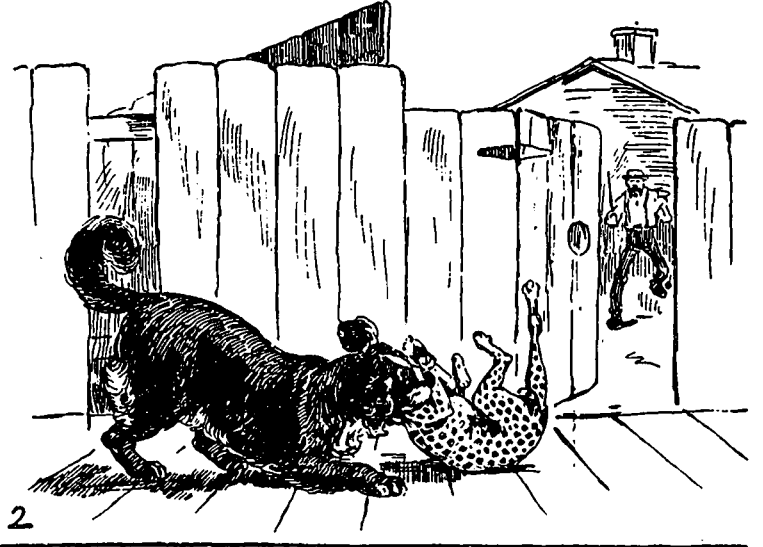
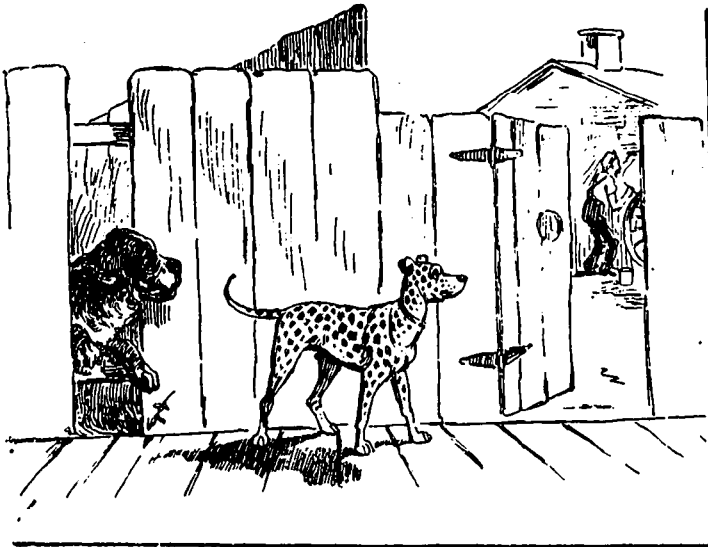
# Le Samedi

VOL. I.—NO. 21.

MONTREAL, 2 NOVEMBRE 1889.

LE NUMERO, 5 CTS  
PAR ANNEE \$2.50.

## DIPLOMATIE



No. 1.—Un chien de Terreneuve profite de ses avantages contre un pauvre chien danois. 2.—Il le met en lambeaux. 3.—Le propriétaire du chien danois se promet une revanche. 4.—Il achète un *bull dog* qu'il peint en chien danois pour mieux tromper le Terreneuve. 5.—Et il tâche d'attirer le Terreneuve. 6.—Qui tombe dans le piège comme un vrai petit homme.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)  
PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 60 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 2 NOVEMBRE 1889.

## CHASSE-SPLEEN

L'étoffe dont on fait les rêves n'est qu'un tissu de faussetés.

Le silence éteint plus un homme que des colonnes d'abus.

La vivacité d'esprit fait l'homme ; le manque d'esprit l'individu.

L'artisan de sa fortune s'enorgueillit parfois d'un ouvrage bien mal fait.

Il y a trois choses qu'on ne peut pas cacher : l'amour, le rhume et la fumée.

Nous connaissons un homme qui a nommé son cheval *Secret*, parce que sa femme ne peut pas le retenir.

Il faut convertir un billet de cinq piastres en trente sous pour découvrir comme ça contient peu d'argent.

Le mormon qui a trente ou quarante femmes passe sa vie à courir sur un chemin de fer : d'une traverse à l'autre.

Mettez un sou et un écu dans une poche percée. L'écu trouvera bien le moyen de s'en aller ; mais le sou restera.

"Ma chère Nelly, disait l'amoureux Joseph, je voudrais bien être un nom latin ! Tu ne pourrais pas me décliner."

Nous donnerons un conseil d'ami à nos lecteurs : "Ne bâtissez jamais une maison avec des pierres d'achoppement."

Je ne sais pas pourquoi les compagnies de steamers ne sont pas plus indépendantes, quand elles ont tant de latitude.

Une femme est convaincue que le péché le plus facile à se faire pardonner, c'est de coudre, le dimanche, un bouton de chemise à son mari qui jure.

"Où vont toutes les épingleuses ?" demande un contemporain. Il en va beaucoup dans les hardes, dans la rue, dans le papier ; mais il en va un certain nombre aussi dans les sièges des maîtres et maîtresses d'école.

Il n'y a pas de vertu particulière attachée au fait qu'on se lève de bonne heure. Tout dépend de ce qu'on fait une fois debout. Aussi, l'acte le plus méritoire que pourrait faire l'échevin Stevens serait de ne jamais se lever.

Il y a un moyen infaillible de savoir si la sonnette du portique va sonner. Vous n'avez qu'à envoyer promener vos servantes et vous mettre à laver dans la cuisine en compagnie d'une couple d'enfants siles : soyez certaine qu'il vous arrive une visiteuse.

Quelques définitions :

*Egalité.*—Illusion qu'on se fait d'être égal à ses supérieurs et supérieur à ses égaux.

*Mauvaise langue.*—Crible qui laisse passer tout ce qui est bon et qui retient tout ce qui est mauvais.

*Mirtation.*—Attention sans intention.

*Une partie de poker.*—Un morceau du tisonnier.

*Distinction-Différence.*—Une petite différence peut faire beaucoup d'ennemis. Une petite distinction beaucoup d'amis.

*Madame Gold*, la bonne voisine attendant l'arrivée de *M. Shrill* à son domicile :—Etes-vous venu à la maison depuis ce matin ?

*M. Shrill.*—Non, madame. Y a-t-il quelque chose qui va mal ?

*Madame Gold.*—Je ne peux pas vous annoncer cela la première.

*M. Shrill.*—Allons, qu'est-ce qu'il y a ? Dites vite.

*Madame Gold.*—Excusez-moi, *M. Shrill*. C'est que votre femme a déserté avec un pompier.

*M. Shrill.*—Le pauvre homme ! Il a bien couru après son sort. Je lui avais dit, aussi, de s'éloigner d'elle !

*M. Lèvematin.*—Tiens, vois-tu ce madré qui traverse la rue, il s'imagine me devoir \$5, quand il ne me doit pas un sou.

*Son ami.*—Comment cela ?

*M. Lèvematin.*—Il achetait son avoine chez moi ; mais quand il venait pour régler, il lui manquait toujours trente sous pour finir la somme. "—Je vous paierai cela plus tard", se contentait-il de me répondre. Comme à chaque achat le même manège se continuait, j'avais le soin d'enlever des sacs d'avoine la quantité nécessaire pour correspondre aux vingt-cinq centins, en sorte qu'il n'en a jamais eu que juste pour son argent. Mais il est si heureux de songer qu'il m'a roulé de cinq piastres !

Dans les chars urbains :

*Une dame.*—Mais je vous avais dit d'arrêter au No 13 de la rue St Antoine !

*Le conducteur*, ne voulant pas reconnaître sa négligence.—Pensez-vous que j'aurais débarquer une belle dame comme vous à un numéro aussi malchanceux ?

*Joseph.*—Il paraît, après tout, que Mlle Ernestine vaut, attendant la mort du père, \$25,000 par elle-même.

*Charles.*—Toi, tu es pour l'escompte ; moi, je préfère attendre le pair.

—Quand vous vous faites la barbe, disait la jeune fille à un élégant, il me semble qu'une paire de beaux yeux devrait être votre plus beau miroir.

—Notre plus beau miroir ! dites-vous, répondit-il. Une paire de beaux yeux, non-seulement ça sert de miroir ; mais ça peut nous raser sans rasoir.

Le lendemain des noces :

*La nouvelle mariée.*—Me pardonneras-tu, si je te fais l'aveu que j'ai des fausses dents ?

*Le mari.*—Je vais donc pouvoir me rafraîchir un peu, en otant ma perruque !

*La dame*, engageant une cuisinière.—Et pourquoi avez-vous laissé votre autre place ?

*La cuisinière.*—Madame, ce n'est pas franc, cela. Est-ce que je vous ai demandé, moi, pourquoi votre autre cuisinière vous avait laissée.

A la campagne :

Un mendiant passe sous un cerisier au sommet duquel un individu cueille silencieusement des cerises. Le mendiant s'arrête et levant la tête en tendant son chapeau :

—Ayez pitié d'un pauvre aveugle !

*M. Pintochard.*—Vraiment, j'ai la tête dans un état ce matin ! Je ne puis me retrouver.

*Madame Pintochard.*—Je vais te mettre sur la piste. Fais le tour des auberges que tu as visitées hier et tu es sûr de t'y retrouver dans quel-que coin.

Entre dudes :

*Charley.*—Fais attention, tu vas te griser.

*Harry.*—Tu n'y penses pas ; je ne bois jamais.

*Charley.*—Je sais ; mais tu as fait un mélange de gomme.

*Jeune homme.*—Y a-t-il des femmes qui croient à l'homme dans la lune ?

*Jeune femme.*—Certainement ; nous croyons à l'homme dans la lune de miel.

*Physiologiste.*—A quel âge doivent se marier les hommes ?

*Scriptique.*—Comme l'a dit Diogène : les jeunes gens, pas encore ; les vieillards, jamais.

En police correctionnelle :

Un mendiant comparait sous la prévention de délit de vagabondage.

—Pardon, pardon, je fais l'aveugle.

Un mendiant se promène sur la rue St Laurent, tenant un chien en laisse, et murmurant d'une voix dolente :

—Ayez pitié d'un pauvre aveugle !

Un promeneur méfiant envisage l'homme au chien, et lui dit avec sévérité :—Vous avez l'air d'y voir bien clair.

*Le mendiant.*—Oh ! monsieur, ce n'est pas moi qui suis aveugle, c'est mon chien.

Calino, commerçant, a fait peindre au frontispice de sa boutique les mots : Calino frère.

—Mais, lui demande un ami, je croyais que vous n'aviez qu'une sœur ?

—Justement, réplique notre homme, c'est pour qu'on ne me confonde pas avec elle.

Soirée d'été :

Monsieur et madame se sont attardés dans le jardin, après-dîner. L'air tiède, la brise embaumée, la solitude, tout porte aux tendres épanchements.

—Dis-moi, ma chérie, si je mourrais est-ce que tu te remarierais ?

Madame avec reproche :

—Oh !... pas tout de suite.

L'oncle Rapineau entre dans un débit de tabac avec son futur gendre. Ce dernier lui offre un cigare.

—Non, merci, je ne fume pas ; mais à la place je prendrai un timbre poste.

A la sortie du cercle, on propose à X..., qui venait de jouer gros jeu, de se battre en duel :

—J'ai gagné mille louis, répondit-il, et je me battrais fort mal ; mais allez trouver Z..., à qui je les ai gagnés, il se battra comme un diable !

## AMOUR RÉTROSPECTIF

—Quand je me suis marié, j'aimais tellement ma femme qu'il me semblait que je l'aurais mangée toute vive.

—Et maintenant ?

—Oh ! maintenant, (avec férocité, je regrette de ne pas l'avoir fait.

## MOTS D'ENFANTS

*Madame Gable*, (recevant des amis à dîner).—  
Votre enfant n'a pas d'appétit.

*Madame Job*.—Non, il est délicat.

*Madame Gable*.—Allons, mon petit ami, y a-t-il quelque chose qui te fait plaisir ?

*Le petit ami*.—Non, madame. Je vais vous dire ; maman m'a bourré avant de partir de chez nous, afin que je ne mange pas comme un cochon.

A l'école :

*Le professeur*.—*Ferment* veut dire : *Travailler*. Maintenant, appliquez ce mot-là dans une phrase.

Quand le maître examine les papiers il trouve ce qui suit dans celui de Tommy Cumso :

"Les *tramps* n'aiment pas à fermenter."

*Bébé* (entrant dans le salon à la course).—  
Bonsoir, monsieur Palmer ?

*Le monsieur* (faisant la cour à la grande sœur).—  
Tu te trompes, mon ami, mon nom est Walker.

*Bébé*.—Comme ça, c'est vous qu'êtes l'autre beau de Sophie ?

Tableau.

Bébé a été privé de dessert, et il pleure depuis deux heures d'horloge.

Tout à coup il s'arrête.

—Eh bien ! tu ne boudes plus ? Tu as fini de pleurer ? lui dit sa mère.

Bébé avec rage :

—Je n'ai pas fini ! je me repose.

Comme Bessie sortait avec sa mère, Willie avait obtenu de veiller avec sa tante aussi tard qu'il vaudrait. Mais à 9 heures, maître Willie n'y tient plus. Sa tante qui le voit bailler veut en avoir pitié ;

—Allons-nous coucher, Willie ; tu t'endors trop.

*Willie*.—Non, je ne m'endors pas, ma tante ; c'est ma bouche qu'a besoin de s'étirer.

*La mère*.—Tu sais Johnny, je te défends d'aller jouer avec le petit Bronissort d'à côté.

*Johnny*.—Oui, maman.

*La mère*.—Mais je suis sérieuse ; n'y vas pas.

*Johnny*.—Je pourrai toujours bien aller me battre avec lui, hein ? Ça, c'est pas défendu ?

*Lucette*.—Si je mourais et allais au ciel, est-ce que j'aurais des ailes.

*La mère*.—Oui, ma chère ; et une couronne, une harpe.

*Lucette*.—Et des bonbons ?

*La mère*.—Non, pas de ça.

*Lucette*.—J'en ai de la chance d'avoir un bon médecin.

*La mère*.—Allons, ça fait deux fois que tu vas à l'épicerie et tu oublies toujours le lard.

*Charley*.—Mais maman, c'est si glissant le lard ; il ne peut pas me tenir dans la mémoire.

*Edouard*, (à un visiteur).—Allez-vous vous pendre bientôt ?

*Le visiteur*.—Me pendre ? Pourquoi cela, mon ami ?

*Edouard*.—C'est papa qui a dit qu'il vous donnera assez de corde pour vous pendre.

*Visiteur*, (à petit Bob).—Comme tu as de l'argent dans ta banque !

*Bob*.—C'est que j'en gagne beaucoup. Maman me donne 10 centimes par semaine, si je me mets à table les mains et le visage nets.

*Visiteur*.—C'est un gros prix pour un petit garçon de ton âge.

*Bob*.—Mais je ne suis pas un petit garçon ordinaire. C'est bien gros d'ouvrage, allez, que de me tenir net.

## CE QUE PEUT FAIRE UNE FEMME

(Pour le SAMEDI)

Elle peut dire *non* si bas que ça veut dire *oui*.  
Six femmes peuvent parler en même temps et se comprendre, quand deux hommes ne peuvent pas le faire.

Elle peut aiguïser un crayon de mine, si vous lui donnez beaucoup de temps et beaucoup de crayons.

Elle peut se mettre cinquante épingles dans sa robe, pendant que vous vous en mettez une sous l'ongle.

Elle peut apprécier un baiser de son mari, 72 ans après son mariage.

Elle peut danser toute la nuit et s'amuser avec des souliers deux points trop petits.

Elle peut arriver à la conclusion correcte sans le moindre travail de raisonnement

Elle peut se promener toute la nuit avec un enfant malade sans songer à perdre patience.

Elle peut parler miel à sa plus grande ennemie pendant toute une soirée, quand deux hommes, dans les mêmes circonstances, seraient à se tapocher en moins de dix minutes.

Elle peut vous dire toutes les toilettes qu'il y avait à la messe ; mais elle ne pourrait pas réciter le texte du sermon

Elle peut faire damner un homme en 24 heures et le ramener au paradis en deux secondes par la moindre caresse ; mais pas un mortel enfant d'Adam pourrait faire la même chose.

Elle peut de son rire le plus cristallin vous faire croire à sa gaieté, lorsqu'elle a la mort dans le cœur.

Elle a la vertu d'un ange pour vous pardonner les plus grosses fautes, et la malice d'un démon pour vous torturer sur une peccadille.

Elle peut retourner son vieux gilet et le porter dans la rue avec délice, si elle sait qu'elle a menagé la bourse de quelqu'un qu'elle aime ; et vider son portemonnaie pour des bonbons quand elle n'a pas de souliers.

Elle peut prendre une journée pour choisir des bretelles à son mari et s'acheter un deuil en cinq minutes.

Elle peut braver sans trembler les plus grands dangers pour son bien-aimé et se trouver mal à la vue d'une souris.

## SIGNE INFALLIBLE

*Un ami*.—Je crois que c'est très avancé entre Alfred et Clarisse.

*Un autre ami*.—Oui ? Tu as des nouvelles ?

*Un ami*.—J'ai vu moi-même. A l'église, hier soir, il tenait son livre la tête en bas, et dans sa réponse aux litanies, il disait : "Hourrah pour Clarisse."

## ENCORE LES RAVAGES DE L'ELIXIR BROWN-SEQUART

*Johnny*.—Tiens, regarde maman, voilà papa qui part pour la pêche, au lieu d'aller travailler.

*La mère*.—Vas avertir ton grand père pour qu'il le ramène à la maison.

*Johnny*.—Grand-papa est après jouer aux marbres avec mon petit frère, il ne veut pas lâcher.

*La mère*.—Nous voilà bien arrangés. Je vais la casser cette bouteille d'Elixir Brown-Sequart.

## LES CIRCONSTANCES PEUVENT CHANGER

*M. Vieillard*, sur son lit de mort.—Je t'ai envoyé chercher, Brisepeaix, parce que le docteur dit que je vais mourir et, qu'en face de la tombe, nous devons nous reconcilier.

*M. Brisepeaix*.—Mon cher, je te pardonne de tout mon cœur.

*M. Vieillard*.—Je te pardonne, moi aussi, si je meurs. Mais, tu sais, pas de faiblesse ; si je reviens à la santé, nous recommencerons à nous battre comme des hommes.

## UN ORPHELIN

(Pour le SAMEDI)

Un meurtrier, âgé d'environ 18 ans  
Paraissait en justice, il n'est pas très longtemps,  
Il avait, emporté par sa vive colère,  
Tué dans un seul jour et son père et sa mère.  
Quand on plaïda la cause : "Avocat, c'est assez,  
Dit le juge, vos jours, vaurien, sont menacés ;  
Dites, j'écouterai votre injuste défense."  
Le parricide alors, imitant l'innocence :  
Noble juge, dit-il de l'air le plus malin,  
Veuillez avoir pitié d'un timide orphelin.

JOE.

## LA ROBE

Dans l'étroite mansarde où glisse un jour douteux  
La femme et le mari se querellaient tous deux.  
Il avait, le matin, dormi, écumant l'ivresse,  
Et s'éveillait, brutal, mécontent, sans caresse.  
Le regard terne encore, et le geste alourdi,  
Quand l'honnête ouvrier se repose, à midi.  
Il avait faim ; sa femme avait oublié l'heure :  
Tout n'était que désordre aussi dans sa demeure :  
Car le coupable, usant d'un très simple détour,  
S'empresse d'accuser, pour s'absoudre à son tour !

—J'en suis las ! tous les jours, c'est dispute nouvelle.  
Et c'est par trop souvent me rompre la cervelle.  
Beau ménage vraiment que le nôtre après tout !  
Je prends, à vivre ainsi, l'existence en dégoût.  
Rien ne m'attire plus dans cette chambre sombre  
Où la chance est mauvaise, où des malheurs sans nombre  
M'ont accablé." La femme aussitôt : "Je t'entends.  
Eh bien, séparons-nous ! d'ailleurs, voilà longtemps  
Que nous nous menaçons." "C'est juste !" "En conscience.

J'ai déjà trop tardé." "J'eus trop de patience.  
Une vie impossible !" "Un martyr !" "Un enfer !"  
—"Va-t'en donc ! dit la femme, ayant assez souffert ;  
Garde ta liberté ; moi, je reprends la mienne !  
C'est assez travailler pour toi. Quoi qu'il advienne,  
J'ai mes doigts, j'ai mes yeux ; je saurai me nourrir.  
Va boire ! tes amis t'attendent ; va courir.

Et les voilà prenant les meubles, la vaisselle.  
Examinant, pesant ; sur leur front l'eau ruisselle :  
La fièvre du départ a saisi le mari :  
Muet, impatient, et sans rien d'attendri.  
Ouvrant chaque tiroir, bousculant chaque siège.  
Il presse ce travail impie et sacrilège.  
Tout est bouleversé dans le triste taudis.  
Dont leur amour peut-être eût fait un paradis.  
Confusion sans nom, spectacle lamentable !  
Partout, sur le plancher, sur le lit, sur la table,  
Pêle-mêle, chacun, d'un rapide regard,  
Entasse les objets et se choisit sa part.  
"Prends ceci, moi cela !" "Toi, ce verre ; moi, l'autre"  
—"Ces flâneaux, partageons !" "Ces draps, chacun le nôtre !"

Et tous deux consumaient, en s'arrachant leur bien,  
Ce divorce du peuple, où la loi n'est pour rien.

Le partage tirait à sa fin ; la journée,  
Froide et grise, attristait cette tâche obstinée.  
Quand soudain l'ouvrier, dans le fond d'un placard,  
Sur une planche haute, aperçoit à l'écart  
Un vieux paquet noué, qu'il ouvre et qu'il déplie.  
"Qu'est-ce cela ? dit-il ; du linge qu'on oublie ?  
Voyons... des vêtements ?... une robe ?... un bonnet ?  
Leur regard se rencontre, et chacun reconnaît.  
Intactes et dormant sous l'oubli des années,  
D'une enfant qui n'est plus les reliques fanées.  
Ils s'arrêtent tous deux, interdits et sans voix :  
Leur cœur est traversé d'un éclair d'autrefois :  
Leur fille en un instant revit là, tout entière,  
Dans sa première robe, hélas ! et sa dernière. [sant.  
"C'est à moi, c'est mon bien !" dit l'homme en la pressant.  
—"Non, tu ne l'auras pas, dit-elle, palissant :  
Non ; c'est moi qui l'ai faite et moi qui l'ai brodée."  
—"Je la veux." "Non, jamais ! pour moi je l'ai gardée,  
Et tu peux prendre tout ! laisse-moi seulement  
Pour l'embrasser toujours, ce petit vêtement.  
O cher amour ! pourquoi Dieu l'a-t-il rappelée.  
Depuis trois ans tantôt qu'elle s'en est allée,  
Si bonne et si gentille ?... Ah ! depuis son départ,  
Tout a changé pour moi ; maintenant, c'est trop tard !"

Et, d'un pas chancelant, elle prit en silence  
Les objets, qu'il lâcha sans faire résistance.  
Elle arrêta longtemps sur ces restes sacrés,  
Immobile et rêvant, ses yeux désespérés ;  
Embrassa lentement l'étroite robe blanche,  
Le petit tablier, le bonnet du dimanche ;  
Puis, dans les mêmes plis, comme ils étaient d'abord,  
Sombrelle, elle enveloppa les vêtements de mort.  
En murmurant tout bas : "Non ! non ! c'est trop d'injure !  
Tu te montres trop tard !" "Trop tard ? En es-tu sûre ?  
Dit l'homme en éclatant ; et puisque notre enfant  
Vient nous parler encore, et qu'elle nous défend  
De partager la robe où nous l'avons connue,  
Et que pour nous grouder son âme est revenue,  
Veux-tu me pardonner ? je ne peux plus partir !"

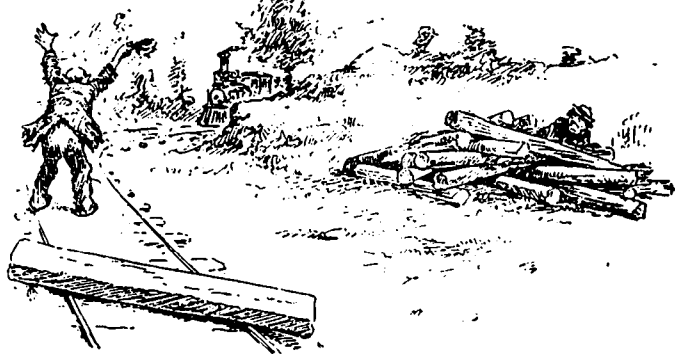
Il s'assit. De ses yeux coulait le repentir.  
Elle courut à lui : "Tu pleures ?... ta main tremble ?...  
Et tous deux, sanglotant, dirent : "Restons ensemble !"

## Héroïsme justement récompensé



I

Premier tramp.—S'il y a un peu de cœur à bord de ce train, nous aurons une petite fortune de \$20 avant cinq minutes.



II

—Cache-toi bien : ça y est ; l'ingénieur met les freins.



III

—Non, mes bons messieurs ; je ne mérite pas de récompense pour avoir fait mon devoir. Si je n'avais pas été épuisé par une longue maladie, j'aurais bien enlevé ce plançon tout seul. Mais que voulez-vous ?



IV

—C'est moi que je te le disais que ça prend du génie pour faire son chemin.

## ORIGINE DE CERTAINES LOCUTIONS

## ÊTRE ENTRE DEUX VINS

Cette phrase donne à entendre que la personne dont elle se dit est excitée par le vin, mais non pas au point d'être complètement grise :

Il ne serait même pas mal que vous eussiez l'air entre deux vins...

(BEAUMARCHAIS, *Barbier*, I, IV.)

Adieu, ma fille, en voilà assez pour des gens entre deux vins.

(SEVIGNÉ, 29 août 1677.)

Pour s'en rendre compte il suffit, je crois, de la comparer à l'expression analogue *nager entre deux eaux*, prise dans le sens propre.

En effet, de même que celui qui *nage entre deux eaux* se trouve dans une masse d'eau, ayant généralement au-dessus de lui moins de ce liquide qu'au-dessous, de même celui qui est *entre deux vins* (le mot *vin* est employé ici pour *ivresse*, comme dans *être en pointe de vin*, qui signifie être au moment où l'ivresse commence à poindre), se trouve en quelque sorte plus près de la surface de l'ébriété que du fond, ce qui implique pour le sens littéral du proverbe : être à peine à moitié ivre.

## EN FAIRE VOIR DE GRISSES À QUELQU'UN

Dans la langue des gitans, *gris* signifie froid ; et du temps d'Antoine Oudin on disait familièrement *il fait gris*, ou *on vend du gris*, pour il fait grand froid.

Ce mot s'est employé dans le même sens en parlant des personnes ; on a dit *faire gris à quelqu'un*, comme nous disons maintenant *battre froid à quelqu'un* ; en voici la preuve :

Puis que la dame nous *fait gris*  
Et que l'on nous met en mespris  
Puis que nostre oste nous rechigne,  
Desloger faut, c'en est le signe.

(*Les div. Prop.* dans le *Dict. d'argot*, p. 209, col. 2.)

De là on a passé facilement à *faire grise mine*, expression figurée et familière signifiant *faire froide mine*, qui se dit plus souvent aujourd'hui :

*Faire grise mine* et mauvais recueil ausdites masques.

(*Aresta amorum*, dans LITTE, p. 1939, col. 2.)

...Voyant que ces dépenses étaient fort à charge à son économie, commença de *faire ce qu'on appelle grise mine*.

(*La Coterie des antifaçonniers*, 1<sup>re</sup> relat., p. 168.)

Après cela, il me semble qu'on peut expliquer notre expression :

En effet, on trouve dans les *Curiositez françoises* la phrase que voici (p. 348) :

*Vous faites bien des mines.* Vous apportez de grandes difficultés.

Qu'on introduise l'adjectif *gris* dans cette phrase, elle devient :

Vous faites bien des grises mines, et signifie : Vous apportez de grandes difficultés accompagnées de froides mines.

Cette dernière phrase fait comprendre que la suivante :

Faire voir de grises mines à quelqu'un, veut dire contrarier quelqu'un par la mauvaise grâce avec laquelle on le reçoit et les faits qu'on lui oppose.

Or, le mot *mines*, comme *épreuves* et plusieurs autres encore, est un de ces termes d'une répétition si fréquente qu'on a fini par les supprimer et les remplacer toujours par le pronom *en* ; d'où cette construction elliptique :

En faire voir de grises à quelqu'un, pour signifier lui faire éprouver de grandes contrariétés, sans que M. Littré donne à cette expression.

## LOUSTIC

Il existe dans la plupart des régiments et des compagnies une espèce de plaisant qui a le privilège d'amuser ses camarades. A la caserne, on fait cercle autour de lui ; en marche, il parle

sans relâche, raconte une foule d'anecdotes plus ou moins vraies, et le plus souvent tirées de son cru ; il provoque le rire de ceux qui l'écoutent et leur fait trouver moins longues les heures qu'il faut marcher pour atteindre l'étape. C'est ce personnage que l'on appelle un loustic.

Maintenant, d'où vient ce terme ?

De l'allemand *lustig*, gai, jovial, qui s'employait dans les régiments suisses au service de la France avant 92, pour désigner le bouffon chargé de distraire les soldats, de les égayer et de les préserver de la nostalgie.

## DE LA VIEILLE ROCHE

Quitard fait naître cette expression au temps des saints ermites qui allaient dans les premiers siècles du christianisme, habiter des rochers loin de la société de leurs semblables, et que leur réputation de vertu faisait appeler *viri antiqui rupis*, hommes de vieille roche.

Mais c'est là une explication de fantaisie.

L'expression dont il s'agit nous est venue, selon moi, de la relation des voyages faits par Tavernier en Perse, relation où je trouve ce qui suit (édition de 1678) :

Les turquoises se prennent à trois ou quatre journées de Mesched, à une montagne nommée Phirouskou. La *vieille roche* (en minéralogie *roche* signifie milieu d'extraction) est maintenant gardée par la seule maison du Roy ; et pour les turquoises de la *nouvelle roche*, que tout le monde peut acheter, il s'en faut beaucoup que la couleur n'en soit si vive ny si fixe comme celle de la vieille.

(Prem. Part., liv. IV, p. 377.)

La turquoise ne se trouve que dans la Perse, et se tire de deux mines : l'une qu'on appelle la *vieille roche*, à trois journées de Mesched, tirant au nord-ouest, près d'un gros bourg nommé Nichabourg ; l'autre que l'on nomme la *nouvelle*, qui en est à cinq journées. Celles de la nouvelle sont d'un mauvais bleu, tirant sur le blanc et peu estimées, et l'on en prend de celles-là autant que l'on veut pour son argent. Mais depuis plusieurs

années, le roy de Perse défend de fouiller dans la *vieille* pour tout autre que pour luy, parce que, n'ayant point d'orfèvres du pays que de ceux qui travaillent en fil et qui n'entendent rien à émailler sur l'or, comme gens qui n'ont que peu de dessin et de taille, etc.

(Sec. Part., liv. II, p. 321.)

Et voici un fait assez propre, je pense à corroborer mon opinion à cet égard.

Avant le premier voyage de Tavernier, c'est-à-dire avant l'année 1636, nous ne connaissions pas de la *vieille roche*, du moins si j'en juge par la date des exemples qu'en fournit le dictionnaire de Littré; et Tavernier n'était pas encore revenu de son sixième voyage que ladite expression s'employait déjà, non seulement au propre, mais encore au figuré, comme le montrent les vers suivants de Scarron (*Virgile travesti*, VII) :

Dieu, non pas des nouveaux venus,  
Mais un dieu de la *vieille roche*.

C'est donc bien, selon toute apparence, aux récits de notre célèbre voyageur, récits qui du reste eurent un très grand succès, que la langue française doit cette locution proverbiale.

ENTRE LA POIRE ET LE FROMAGE.

Vers la fin du moyen âge on mangeait chez nous des pommes et des poires au dessert, ce qui est mis hors de doute par le passage suivant emprunté à Legrand d'Aussy (*Vie privée des Français*, vol. III, p. 342) :

Champier conseille de manger ainsi (au commencement du repas) les fruits qui, de leur nature, sont aqueux, rafraichissants... Il ne permet au dessert que les fruits astringents comme les nêles, pistaches, noix, avelines, châtaignes, amandes, *pommes*, coings et *poires*.

On y mangeait également du fromage, comme on le voit par cette phrase trouvée dans le *Ménagier de Paris* (Préface, VI.III) :

L'issue ou sortie de table, composée le plus souvent d'ypocras et d'une sorte d'oublié, dite mestier, ou, en été, l'ypocras étant hors de saison à cause de sa force, de *pommes*, de *fromages*, etc.

Et le fromage devait venir après la poire, si j'en juge par cette autre citation, tirée du volume II (p. 208) du même ouvrage, où le fruit est la pomme :

Entremets : gelée comme dessus. — Issue : *pommes* et *fromage* sans ypcras, car il est hors de saison.

Or, depuis l'an 1393, époque où le *Ménagier* a été composé, l'ordre dans lequel ces deux espèces de dessert se mangeaient a été interverti, mais sans que pour cela on changeât rien à la manière de s'exprimer : voilà pourquoi, à mon avis, nous disons aujourd'hui *entre la poire et le fromage* quand, en réalité, nous mangeons généralement le fromage avant la poire.

CISEAU A FROID

D'après l'*Encyclopédie* (lettre C., p. 430), l'art du serrurier emploie deux sortes de ciseaux, qu'elle définit ainsi qu'il suit :

*Ciseau à chaud*. — C'est un gros ciseau à deux biseaux, qui sert à couper le fer chaud. La forme n'a rien de particulier; c'est la même que celle d'un burin gros et long. On observe seulement de le jeter dans l'eau quand on s'en est servi, de le retremper quelquefois. On lui donne le nom de *ciseau à chaud*, parce que ce ciseau n'a pas plus tôt servi à la forge qu'il s'amollit en se détrempanant, et qu'il ne serait plus en état de couper du fer froid.

*Ciseau à froid*. — C'est un ciseau qui ne diffère du précédent qu'en ce qu'il est moins long et qu'il ne sert jamais sur le fer chaud.

Telle est la raison de la dénomination de *ciseau à froid* instrument dont la lame, qui est mousse, sert principalement à faciliter l'ouverture des caisses et autres parties clouées.

METTRE DES GANTS POUR PARLER A QUELQU'UN

Voici ce que je trouve à l'article *Gant* dans le Grand dictionnaire du dix-neuvième siècle, par Pierre Larousse :

“ Sous Louis XIV, les grandes dames portent mitaines, et le gant semble n'être encore pour les hommes qu'une tenue d'ordonnance ou de campagne. Sous Louis XV et Louis XVI, époque de luxe et de rubans, on a la vanité des belles mains; aussi garde-t-on bien de les cacher. La mode des gants et des mitaines reparait sous le Directoire, tout au moins pour les dames, et sous l'Empire, on se gante dans toutes les cérémonies. Depuis, l'usage ne s'en est pas affaibli un seul instant, bien au contraire.”

Or, lorsque je considère que mettre des gants pour parler à quelqu'un n'est ni dans Furetière, 1727, ni dans Richelet, 1728, ni dans Trévoux, 1771, ni dans l'Académie, 1799, j'en conclus que cette expression a toute l'apparence d'être née sous le premier Empire, puisqu'alors mettre des gants pouvait parfaitement signifier, au figuré, faire des cérémonies, ce qui est le sens de ces mots dans le proverbe en question.

AVOIR UN POIL DANS LA MAIN

Cette expression se dit d'une personne qui ne brille pas par l'amour du travail.

Cette locution figurée est familière sans doute, mais elle n'en compte pas moins parmi les plus françaises.

Elle repose sur le fait que la main qui travaille ne peut avoir de poils à l'intérieur, parce que son frottement continué avec l'instrument qu'elle emploie les empêche naturellement d'y pousser : à chemin battu, il ne croît point d'herbe.

Je suis entièrement convaincu que l'expression “ avoir un poil dans la main,” qui constitue un euphémisme, puisque sans elle, il faudrait faire entendre “ fainéant ” ou “ paresseux,” est née chez les gens maniant le rabot, le marteau, la scie, etc., c'est-à-dire parmi les artisans.

A LA BRUNANTE



I  
Delle Perle. — Où es-tu, Eraste?

II  
Eraste. — Mais regarde-moi donc! Je te crève les yeux.

PRUDENCE DE VIEILLE FILLE.



Mademoiselle Prudence Bombazine, (voyageant pour la première fois dans les chars Pullman.) — Avez-vous bien barré toutes les portes, conducteur? Il me semble que j'ai entendu entrer quelqu'un.

## CHRONIQUE

Je parlais, l'autre jour, de la permission accordée à une femme de porter des habillements d'hommes. On ne trouve que deux précédents du genre en France. Le gouvernement français a, pendant un certain temps, accordé cette permission à mesdames Lajeannette et Fourreau, moyennant une taxe de \$12 par année, parce qu'elles étaient tailleuses de pierre. Une madame Valsayre, une apôtre des droits de la femme, a vainement demandé cette autorisation depuis des années.

La célèbre artiste peintre Rosa Bonheur l'a obtenue, ainsi que madame Dieulafoy, une grande voyageuse dans les pays d'Orient.

Georges Sand s'habillait souvent en homme et l'on usa envers elle d'une tolérance équivalant à une permission.

Le nombre de femmes gagnant leur vie dans les professions réservées jusqu'ici aux hommes, est considérable.

Ainsi, dans les Etats-Unis seulement il y a 3,000 femmes reçues médecins. Toutes vivent très bien de leur profession qui leur rapporte de \$5,000 à \$20,000 par année.

En Australie, la loi défend positivement aux femmes de pratiquer la médecine, tandis qu'en Italie et en Roumanie la chose est tellement encouragée que les reines de ces pays n'ont pas d'autres médecins que des femmes.

\* \*

Les têtes de linotte qui ont monté l'épouvantail de la question des Jésuites ont déjà reçu bien des soufflets ; mais en voici un qui s'annonce plus décisif et plus formidable. D'après eux le grand crime a été d'avoir soumis la question de l'indemnité pour les biens des Jésuites au Pape. Or, toute l'Europe discute dans le moment la question de savoir si le Pape ne devrait pas être établi comme l'arbitre le plus indiscutable sur certaines difficultés internationales.

On se rappelle, de fait, que Bismarck, qui se trompe rarement dans la manœuvre politique, a déjà recouru aux bons offices de Léon XIII pour faire juger une difficulté entre l'Allemagne et l'Espagne.

On annonce, ces jours-ci la mission du général Ignatier à Rome pour prier le Pape, au nom de la Russie, d'agir comme arbitre dans la question des Balkans entre la Russie et l'Autriche.

Mais tout cela n'est rien en comparaison de la démarche faite par le gouvernement américain pour soumettre à Léon XIII la dispute du détroit de Behring entre l'Angleterre et les Etats-Unis. De nulle part, jusqu'à présent on n'a crié à l'insulte ni aux préjugés.

\* \*

Le peuple anglais semble avoir pris en aversion deux membres de la famille royale, le prince de Battenberg et le duc d'Edimbourg. Ce dernier, qui a le tempérament mal fait, a, du reste, le talent de se faire détester partout. Il est à peu près en rupture ouverte avec son frère le prince de Galles, surtout depuis le mariage de la princesse Louise avec Lord Fife. De fait, lors de sa dernière visite à sa mère, il y a quelques semaines le duc d'Edimbourg a refusé d'aller rendre visite aux nouveaux mariés. On annonce, en conséquence, qu'il va aller définitivement se fixer en Russie, surtout depuis que le Czar a imposé la résidence dans les limites de l'empire à ceux qui émargent au budget russe.

\* \*

Après bien des pourparlers, des tiraillements, des aigreurs et des mots de trop, Coquelin a réintégré la comédie française. Il avait même signé un engagement pour tenir une saison ou deux au théâtre de la Porte St Martin, quand, moitié par menace, moitié par sollicitations, la réconciliation s'est opérée, grâce surtout à l'intervention de Sardou auprès du directeur, M. Claretie.

Mais le curieux de l'affaire, c'est que la rentrée de Sarah Bernhart à la comédie française va maintenant s'imposer d'une manière impérieuse, pour une fort curieuse raison. Sardou et Alexandre Dumas sont les plus grands rivaux du monde en tout et partout. Si l'un remporte un nouveau succès de théâtre, immédiatement l'autre arrive avec une pièce nouvelle. Voisins de campagne, à Marly, ils sont constamment à s'épier ; et si l'un d'eux a reçu des amis de Paris, il faut que l'autre en fasse venir immédiatement de plus marquants. Sardou vient d'écrire une pièce pour Coquelin. Dumas en prépare une pour Sarah Bernhart. Sardou vient de faire rentrer Coquelin à la Comédie Française, il faut que Dumas y fasse maintenant rentrer Sarah Bernhart.

\* \*

Voici une petite invention qui va être bien utile par ce temps de foule dans les chars urbains. Généralement, un gros monsieur se place à l'entrée et empêche les autres d'y pénétrer. Le conducteur a beau crier : " En avant, messieurs " : c'est du grec pour celui-là. Mais on va adapter aux voitures un parquet mobile. Le conducteur n'aura qu'à tourner un cran et le monsieur s'avancera malgré lui, jusqu'à l'autre bout.

\* \*

Il y a des Calinos en Canada comme en France. On lisait devant lui la recette bien connue de se frotter un membre gelé avec de la neige.

—Mais, s'écrie-t-il triomphalement, comment allez-vous vous y prendre l'été ?

\* \*

Le sangfroid est une belle chose. Un de mes amis vient d'en prendre une leçon, ineffaçable comme la cicatrice qui en a été l'occasion. Son imprudence l'avait conduit sous un échafaudage de construction de la rue Ste Catherine, quand, paf ! il lui tombe une brique sur la tête. Peu porté à la plaisanterie, il se met à la recherche du propriétaire avec des transports d'homme violemment froissé. Rien de plus pressé de lui raconter son aventure.

—Monsieur, lui dit-il, entre deux gémissants, je viens vous avertir qu'une de vos briques m'est tombée sur la tête avec tant de violence qu'elle s'est brisée.

Le propriétaire jongle un instant, mesure de l'œil la hauteur du mur et lui répond avec le plus grand calme du monde :

—Merci du renseignement, monsieur. Il me semblait ainsi que c'était de la mauvaise brique ; je vais renvoyer ce lot là.

La blessure faite par la brique de la maison est à peu près guérie, mais c'est la tuile de l'autre qui lui fait encore mal, à ce pauvre ami.

\* \*

On se plaint ces jours-ci à blaguer un orateur de la dernière campagne de Richelieu qui a eu le malheur de commencer un discours comme suit :

" Messieurs, avant de commencer à parler, je vais vous dire quelques mots sur, etc."

*L'Irish bull* est superbement réussi. Mais dans crainte que tous mes lecteurs ne sachent pas ce que c'est qu'un *Irish bull*, je vais leur en donner quelques exemples. C'est toujours bon d'en avoir une douzaine ou deux à la maison :

Modèle d'annonce :

Perdu, un sac vide avec un fromage dedans. Il y a imprimé sur le sac les lettres D. G. ; mais elles sont tellement usées qu'on ne les voit plus.

" Docteur, vous m'avez tant bourré de remèdes que j'ai été malade six semaines après avoir été rétabli."

Sir Boyle Roche, s'écria un jour dans la chaleur d'un argument :

" Il vaudrait mieux sacrifier une partie et même toute la constitution pour sauver le restant."

" J'ai été malade sur le dos pendant six semaines durant le mois d'août dernier " disait un convalescent.

Mon enfant disait un père à son fils : " De mon temps, mon père ne m'aurait pas laissé rentrer à la maison après 9 heures du soir :

"—A vous entendre, vous n'aviez que des perfections dans ce temps-là.

"—Mon fils, reprend sentencieusement le père, tu apprendras que j'avais un père bien plus respectable que le tien."

Un législateur suggérait que pour faire disparaître le suicide, on en fit un crime passible de la peine de mort.

*Postscriptum* d'une lettre de femme : Ça m'a tant coûté de vous dire cela que j'ai renvoyé mon cocher à la poste pour retirer ma lettre, mais elle était partie."

Exclamation d'un irlandais à la vue d'un cerceuil remarquablement petit : " Jamais je ne croirai que ça été fait pour une personne vivante."

" Pourquoi avoir dépensé tant de poudre pour tuer cet aigle ? Il se serait tué tout seul en tombant de si haut."

\* \*

X... étudiant en droit est un original qui a la manie des toilettes tapageuses. Il tombe, l'autre jour, dans un cercle d'amis avec une épingle de cravate qui lui couvre toute la poitrine.

—Hello ! Où as-tu pris cela ? lui demande le plus empressé.

—C'est un cadeau bien mérité. J'ai sauvé, la semaine dernière, une boîte de documents précieux, dans l'incendie d'une maison appartenant à mon oncle, et, en souvenir, il m'a donné...

—Une fenêtre de sa maison, reprend l'un des charitables amis de ce groupe.

\* \*

La gravité des fonctions et la meilleure des piétés n'excluent pas une franche et bonne gaité. C'est peut-être dans nos presbytères qu'on trouve les passetemps les plus spirituels. On nous raconte que dernièrement un curé avait remarqué un va et vient trop accentué parmi les membres du chœur de chant durant son sermon. Le fait est que ces messieurs, sous prétexte qu'ils se mettraient le gosier à contribution durant le service divin, allaient se flumecter chez le bedeau pendant ce qu'ils considéraient comme l'entracte de la messe.

Mais le curé avait de l'esprit ; il voulait faire pénétrer la leçon aussi profondément que possible. Il s'interrompt et s'adressant aux fuyards :

—Messieurs, un peu de patience, je vous prie. Il me semble que si je puis endurer votre chant, vous devez être capable d'endurer mon sermon.

\* \*

## L'ART D'ÊTRE BELLE

## LE NEZ

Les jeunes viveurs, les beaux, les lions, ne font jamais défaut au monde social dont ils sont les plus indispensables ornements. Ils voltigent de salons en salons, entassant conquêtes sur conquêtes, en se faisant un infernal plaisir de laisser partout des malheureuses en arrière. L'un d'eux vient de trouver son châtement. Soumis à son tour aux charmes d'une jeune fille qui l'avait dompté précisément parcequ'elle n'en avait aucun souci, il lui développe un plaidoyer en règle :

— Je suis fatigué de cette vie désœuvrée ; je suis blasé, malheureux. Je n'avais pas rencontré la femme qu'il me fallait. Mais vous, vous pouvez me sauver, me sortir de ces dissipations, me faire un foyer tranquille et m'éloigner de cette existence qui vide le cœur.

La jeune fille, se rappelant toutes les jeunes amies qu'elle avait à venger, se contente de lui répondre :

— Mille fois merci, monsieur, mais je n'ai vraiment pas la vocation pour ouvrir un monastère.

\* \*

Un jeune anglais qui fréquente beaucoup la rue St. Denis et la rue St. Hubert dans le but d'apprendre le français, a la fatale manie de se sortir la langue à tous moments. Dernièrement, deux jeunes gens étaient à l'observer, quand l'un demande :

— Dans quel but se sort-il toujours la langue comme cela ?

— Tu ne vois pas, reprend l'autre, c'est pour attrapper l'accent.

\* \*

Il est écrit que les journalistes ne s'entendent jamais. Pendant qu'un de mes confrères développait une théorie sur les qualités domestiques de nos femmes Canadiennes, et l'illustrait du fait qu'il était tombé en amour avec sa digne moitié en la voyant balayer, un autre détruisait son argument du balai en démontrant à son ami comment une femme manque, au contraire, de grâce et d'élégance, quand le mari, qui rentre à quatre heures du matin, la trouve en haut de l'escalier avec un balai à la main.

J'ai vu, l'autre jour, un pauvre jeune marié que des farceurs avaient rendu à moitié fou de jalousie. Le fait est qu'il y avait de quoi. On faisait une tranquille partie de billard au St. Lawrence Hall. L'un de ces jeunes chiens fous s'approche du nouveau marié et lui dit du plus grand sérieux :

— Toi ici ! Tu commences déjà à négliger ta femme ? Oh ! je comprends tout maintenant.

— Tu comprends tout ! Qu'est-ce qu'il y a à comprendre dans tout cela ?

— Mais sictre ! la conduite de ta femme. Du moment que tu lui en fournis l'excuse.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tiens, vaut autant que tu le saches tout de suite. Quand je suis passé chez toi l'autre soir, la tête qu'elle pressait sur ses lèvres, n'était pas la tienne.

Le pauvre homme bondit.

— Hein ! Que dis-tu, c'est faux.

— Ce n'est pas faux, reprend le farceur, c'était une autre tête que la tienne.

— Mais alors, quel est le misérable qui a pu souiller les lèvres de ma femme ?

— C'était la tête de la Reine sur un timbre de 3 centins.

Fallait voir le soulagement de l'autre.

TOUCHE A TOUR.

Jamais vilain nez n'a déparé beau visage ! dit le proverbe par la raison toute simple qu'il est impossible d'avoir un beau visage si on a un vilain nez. Lavater a dit : qu'un beau nez ne s'associe jamais avec un visage difforme.

Il y a une immense variété dans la forme du nez ; les nègres l'ont camard, les Israélites aquilin, la plupart des peuples du nord ont le nez fort et cartilagineux.

Les nez fins, pointus, indiquent une certaine finesse et une certaine acuité dans l'esprit. Beaucoup de physiologistes prétendent que la longueur du nez est un signe d'intelligence. Chez les animaux ils donnent l'éléphant comme preuve ; si avec cela le nez est très charnu à sa base c'est l'indice de toutes les grandes qualités du cœur et de l'esprit.

Le nez en bec d'aigle est le nez des César et des Napoléon. On ne représente jamais un grand homme avec un nez camus. Il faut absolument que cet appendice soit proportionné à la gloire de celui qui l'a possédé.

Ces différents diagnostics qu'on pourrait étendre à l'infini, s'appliquent surtout aux hommes. Ainsi on prétend que chez les femmes un nez puissant et surtout arqué est un indice de cruauté ; le nez droit, le nez grec indique la dignité, la grandeur d'âme, le respect de soi-même, tandis que le nez retroussé dit à la Roxelane serait la preuve d'une certaine légèreté de caractère.

En général on n'accorde au nez qu'une importance très relative et, cependant, il nuit singulièrement à la beauté lorsque sa forme se trouve altérée soit par des maladies, soit par les fameux points noirs qui désespèrent les jolies femmes de nos jours : de plus il y a des personnes qui ignorent complètement quelles sont les fonctions de cette partie de notre individu ; elles pensent qu'il doit surtout servir à expectorer les humeurs et les humidités qu'il secrète.

Il y a du vrai, mais dans une très juste mesure. Ainsi il est d'usage d'habituer les enfants à se moucher à chaque instant. On entend les mamans dire constamment à leur progéniture : Mouche toi ! Passe, quand cela est nécessaire ; mais cela ne l'est pas toujours autant qu'on le croit. Pour plaire à leurs parents, les enfants prennent la mauvaise habitude de se moucher trop souvent ; ils relâchent de cette façon la membrane pituitaire et deviennent sujets aux rhumes de cerveau et au coryza chronique. Il est fort mauvais de se moucher trop souvent ; on doit le faire en s'occupant des soins de la toilette, le matin et à la rigueur le soir, en se couchant, si c'est absolument nécessaire. Du reste il n'est pas de bon goût de se moucher devant le monde, pas plus que de cracher.

Certaines grandes personnes s'imaginent aussi qu'il est très bon de provoquer des éternuements ; que cela dégage la tête et développe les facultés intellectuelles. Tous les médecins que j'ai consultés sont de l'avis contraire et trouvent qu'il est inutile d'irriter sans raison les fosses nasales.

Maintenant, sous le rapport de l'hygiène, le nez est fait pour respirer. La bouche sert à manger et à parler, et toutes les personnes qui s'en servent pour l'acte de la respiration s'exposent à irriter les cordes vocales, à refroidir le larynx et les parties du corps qui doivent être maintenues à une température voulue. Le croup, les phthisies tuberculeuses, les bronchites, les angines, les laryngites et bien d'autres maladies proviennent de cette déplorable habitude de respirer par la bouche.

Dès l'âge le plus tendre, les enfants devraient apprendre à respirer par le nez. Combien de gens qui s'endorment bien portants le soir et qui se réveillent le matin avec un mal de gorge, uniquement parce qu'ils ont dormi la bouche ouverte ! L'air qui passe par la bouche arrive directement glacé dans les poumons, tandis que celui qui passe par le nez a le temps de se réchauffer et se dépouille en même temps de ses propriétés irritantes. Les coureurs, les canotiers, les lutteurs, les Arabes et les paysans, ces derniers parce qu'ils sont exposés au soleil altérant et brûlant,

évitent tout naturellement et par instinct de respirer par la bouche. Les Anglais, gens pratiques, se couvrent la bouche, l'hiver, d'un petit morceau de drap, dit : respiratoire, taillé exprès et s'attachant derrière la tête à l'aide de deux cordons.

Parmi les soins indispensables de la toilette les aspirations journalières d'eau tiède par le nez doivent être placées au premier rang.

Le célèbre docteur Mourat les recommande spécialement, surtout aux personnes qui ont le nez mince du haut et par conséquent les canaux étroits ; les femmes sont souvent dans ce cas.

Voici comment on procède. On verse dans une cuvette une certaine quantité d'eau que l'on additionne de quelques gouttes d'eau de cologne ou d'une eau de toilette astringente.

On plonge sa tête dans l'eau et on aspire violemment des deux narines à la fois. On recommence plusieurs fois de suite. On peut aussi aspirer dans la paume de la main ou dans une grande cuillère, mais le système de la cuvette est préférable. Cette eau violemment aspirée redescend dans la gorge (on la rend tout simplement par la bouche) et nettoie et bonifie les conduits du nez. Cela est aussi utile à la santé que de se brosser les dents et de prendre des bains. On évite ainsi bien des maux de tête. Je préviens les personnes qui ne pratiquent pas ordinairement ces soins que ces aspirations sont fort douloureuses pendant les premiers jours, il ne faut pas s'effrayer ; au bout d'une semaine, toute douleur disparaît, et on se sent libre, dégagé et à l'abri des inflammations qui amènent le coryza.

Parlons maintenant des fameuses tannes ou points noirs qui s'installent irrévérencieusement sur les plus jolis nez. Il est triste de dire que la plus grande partie des femmes sont leur propre bourreau par l'emploi des poudres de riz ou des crèmes dans lesquelles il entre du plomb, car cette substance a l'inconvénient de produire les points noirs.

Avant tout traitement, il faut donc cesser l'emploi des choses qui ont causé le mal. Chez quelques personnes cet ennuyeux inconvénient est produit par une trop grande dilatation de la peau.

Dans l'un ou l'autre cas, il importe, avant tout, de débarrasser la peau des matières qui s'y sont logées. Pour cela il suffira, après s'être parfaitement lavée à l'eau tiède et au savon, de presser les pores de la peau, c'est-à-dire chaque point noir, avec les ongles ; il sortira alors de la peau une sorte de ver qui n'est autre que de la matière sébacée agglomérée. Cette opération peut se faire aussi à l'aide d'une clef de montre que l'on appuiera fortement sur les points noirs afin d'en faire sortir l'ennemi. Il faudra ensuite cautériser en frictionnant la peau avec de l'eau-de-vie à 70 degrés ou avec de l'eau de Cologne, de verveine ou de lavande.

Quelques médecins disent qu'il faut bien se garder de presser les points noirs entre les ongles cela ayant pour résultat de rougir et de grossir le nez.

Il est certain qu'en recommençant trop souvent on arriverait à déformer cet organe ; mais il ne faut pas abuser de ce moyen radical.

Lorsque la peau est débarrassée de ces tannes il est bien facile d'empêcher qu'elles reviennent en suivant les conseils que je donne pour la guérison de l'acné ponctuée, conseils qui se résument dans l'emploi de l'eau ammoniacale et de l'alun en poudre.

On pourrait aussi employer en frictions journalières la lotion suivante :

Eau . . . . .	1 livres
Borate de soude . . . . .	2½ gros
Alcool . . . . .	3½ oz

Le vinaigre rosat et toutes les lotions astringentes sont excellentes pour ces tannes parce qu'ils resserrent les follicules de la peau.

Ne pas oublier que les émoullients, c'est-à-dire les pommades, les cold cream, beurre de cacao, glycérole d'amidon, pommade de concombre, les eaux de toilette contenant des huiles essentielles la pommade soufrée, ainsi que les poudres et les crèmes contenant du plomb, sont sévèrement proscrites.

Si les points noirs reparaissent de nouveau, il ne faut pas reculer devant une nouvelle exécution ; il faut presser de nouveau et employer des eaux de toilette encore plus astringentes. Tout cela dépend de la délicatesse de la peau.

Il y a des personnes qui extirpent ces tannes tous les huit jours sans que leur nez s'en trouve incommodé ; l'inflammation dure à peine dix minutes, tandis que d'autres sont obligées de procéder avec les plus grands ménagements, quoique les points noirs s'attaquent de préférence aux peaux grasses, qui ne sont pas très susceptibles.

Voici, maintenant, quelques recettes contre les rhumes de cerveau et le coryza. Nos lectrices savent que le coryza n'est autre qu'un rhume de cerveau plus développé.

#### Remède

Ammoniaque.....	1 gros
Eau.....	2½ "
Alcool à 90 °.....	3½ "

Répandez un peu de cette eau sur un tampon de ouate et maintenez la sous les narines.

#### Pommade contre le coryza des petits enfants

Axonge.....	1 gros
Teinture de vanille.....	4 gouttes
Tannin.....	4 grains

Introduire cette pommade dans les fosses nasales de l'enfant à l'aide d'un petit cornet de papier.

Je terminerai en rappelant à ceux qui me lisent qu'un des meilleurs remèdes contre le rhume de cerveau est le cataplasme de suif sur

sont presque toujours l'indice d'une excellente santé.

Je n'entrerai pas dans des détails scientifiques qui, malgré leur intérêt instructif, risqueraient d'ennuyer mes lectrices et surtout de les effrayer ; car si elles savaient à quel point ces petits os sont délicats et de quelles matières organiques ils sont formés, elles seraient dans une inquiétude constante pour les perles dont leur mâchoire est ornée. Malheureusement, on les traite bien légèrement, ces perles ! On les croit indestructibles jusqu'au moment où l'affreuse carie fait des siennes et procure de ces terribles rages de dents près desquelles les tourments de l'enfer doivent pâlir.

Nous sommes vraiment très coupables, car avec quelques soins et quelques précautions bien entendus nous éviterions le plus souvent les rava-



#### LE POLITICIEN

##### Recette contre le rhume de cerveau

Prenez un flacon contenant de la teinture d'iode, gardez le dans la main, l'iode se vaporisera à la chaleur. Aspirez fortement et recommencez souvent dans la journée les inhalations.

##### Autre recette

Faites dissoudre 1½ oz. d'ammoniaque dans 4 oz. d'eau et ajoutez un peu d'eau de lavande. Aspirez fortement et souvent.

Les mêmes aspirations peuvent se faire avec de la teinture de benjoin additionnée d'eau. Ce remède est encore excellent.

##### Poudre contre le coryza

Tannin.....	4 grains
Teinture de vanille.....	16 gouttes
Poudre de guimauve....	1 gros

Prenez souvent dans le courant de la journée.

du papier brouillard. Ce n'est pas poétique, c'est un remède de bonne femme, tout ce qu'on voudra, je suis d'accord ; mais il n'en est pas moins exact que le susdit cataplasme à raison tout de suite de l'inflammation. On l'applique le soir en se couchant. Il doit couvrir le front et le nez.

##### LES DENTS, LA BOUCHE, LES LÈVRES ET L'HALEINE

Une femme qui a de belles dents ne saurait être laide, a dit Jean Jacques Rousseau. En effet, si cette femme se met à rire ou à sourire, le rire ou le sourire produisent l'effet d'un radieux soleil dont les rayons éclairent subitement les ombres d'un ciel nuageux.

C'est un véritable prestige auquel peu de personnes résistent, d'autant plus que les dents bien régulièrement plantées, bien nettes dans leurs alvéoles, d'un blanc mat et aux gencives saines,

ges qui nous obligent à recourir à l'art dentaire et de là à la prothèse dentaire, c'est-à-dire aux pièces artificielles.

Un savant homme, Jean Liébaud, qui vivait en 1690, publia à cette époque un livre intitulé *Embellissement et ornement du corps humain*. Voici ce qu'il dit au sujet des dents. Je ne pourrais donner de meilleurs conseils :

« Si vous voulez bien contregarder les dents de tous accidevs, tant des causes externes qu'internes et les tenir belles, nettes et saines, afin de donner occasion de longue vie, gardez vous de mettre en la bouche choses trop froides ou chaudes : d'autant que l'un et l'autre offense les dents ; ne mangez viandes trop faciles à se corrompre, ny dures et de difficile digestion. Ne buvez aussi liqueur aucune qui ne soit de telle qualité ; ne



faites aucun excès qui puisse empêcher la digestion.

“ Évitez toutes occasions de vomir, principalement si la nature du vomissement est aigre. Ne mangez choses visqueuses ny beaucoup douces, ne rompez avec les dens chose quelconque qui soit dure, ne beuvez vin ny eau trop froide ny congelée, ainsi que plusieurs font durant les chaleurs d'esté ny, au contraire, bouillons et viandes trop chaudes. Après la viande ou breuvage froid, n'ingérez ny avalez si tost de la chaude ; ny au contraire, après la chaude, une qui soit trop froide. Si quelque viande ou quelque pâte est entrée dedans et entre vos dens, ostez-là soudainement et tout doucement, sans violence aucune, avec une paille ou plume, ou boys comme de lenstique, non avec un couteau, ou acier, ou fer, ou telle autre chose qui se puisse enrouiller.

“ Après qu'aurez mangé, lavez subitement votre bouché avec vin quelconque peu rude et austère, pour empêcher que ce qui reste ne se pourrisse, même pour conforter la partie. Quand mangerez, mangez des deux costez afin que l'un soulage l'autre. Les figues, le sucre et toutes autres choses qui ont vertu d'amollir et relascher comme les huyles, axonges et graisses sont contraires aux dens. N'usez que le moins que vous pourrez des choses qui sont ennemies des dents, tels sont les poireaux, dattes, raves, toutes choses acéteuses.”

Nous sommes loin de suivre à la lettre ces vieux conseils, si remplis de sagesse et qu'on croirait écrits d'hier.

En somme, l'art de conserver ses dents consiste avant tout à les tenir extrêmement propres.

Le docteur Rottenstein, dans son volume intitulé : *Considérations sur le développement et la conservation des dents*, recommande de se nettoyer les dents après chaque repas. Il est bien facile, lorsqu'on mange chez soi, de passer dans son cabinet de toilette et de se livrer à cette petite opération.

Il faut éviter surtout de se servir de cure-dents métalliques ; les meilleurs sont les cure-dents en plume d'oie ou en bois ; mais le docteur Rottenstein préfère encore l'emploi d'un fil qu'on passe entre les dents après chaque repas. C'est la meilleure manière d'enlever les matières qui peuvent décomposer l'émail des dents.

Pour conserver ses dents et les tenir propres il faut les nettoyer matin et soir. On se servira pour cela d'une brosse dure, malgré l'erreur de la plupart des personnes qui ne trouvent jamais les brosses à dents assez douces.

Pour rendre les dents blanches et propres, rien n'est comparable au savon. Il entre dans la plupart des poudres dentifrices, ainsi que dans les eaux dentifrices, des substances irritantes qui excitent considérablement la sécrétion salivaire, comme le crasson, le cochlearia, la girofle à forte dose et le raifort. Cela est bon dans certains cas, mais il faut savoir dans lesquels.

Dans les poudres dentifrices on trouve de l'alun, de la poudre de corail, du chlorure de chaux, de l'acide chlorhydrique, de la crème de tartre. Ces divers ingrédients rendent les dents très blanches momentanément, mais les attaquent infailliblement. On doit, du reste, préférer les eaux dentifrices aux poudres, ainsi que les opiats.

La meilleure poudre, lorsqu'on s'en sert tous les jours est nuisible pour les gencives en s'interposant entre elles et les dents. Je connais quelques personnes qui se servent de citron sans vouloir se rendre compte à quel point cela attaque l'émail des dents. C'est donc le savon qu'il faut préférer. Le matin en se levant on frotte très légèrement la brosse à dents sur le savon, il en faut fort peu, et on se brosse les dents en tous sens, de bas en haut, de haut en bas, en large extérieurement et intérieurement, afin que le tartre ne s'amasse pas à l'intérieur de la cloison. Des dents ainsi entretenues n'ont jamais besoin d'être nettoyées par le dentiste. Puis, on se rince la bouche avec de l'eau pure additionnée de quelques gouttes d'eau dentifrice. Il est très important de se servir toujours d'eau tiède pour les soins de la bouche.

Je voudrais pouvoir persuader aux enfants et aux jeunes filles combien il est dangereux pour leurs dents de casser du fil, des noix, des noi-

settes ou de se servir de ses dents comme d'un instrument servant à couper et à arracher ce qui offre de la résistance.

On ne s'aperçoit pas tout de suite du résultat funeste qui en est la conséquence ; mais à la plus petite occasion l'émail des dents, fendillé par les chocs qui lui ont été donnés, s'altère et la carie s'installe avec toutes ses suites.

La même eau dentifrice ne peut convenir à tout le monde ; outre l'usage qu'on en fait pour les dents, l'eau dentifrice peut agir aussi sur les gencives ou sur les parois de la bouche.

Les dentifrices sont neutres, alcalins ou acides. Les neutres sont ceux qu'on doit préférer. Les alcalins sont utiles lorsqu'on veut combattre l'acidité de la salive, autrement ils sont fort dangereux. Les acidulés sont également dangereux, à moins qu'on ait à combattre une irritation de la bouche ou des gencives.

La poudre de charbon est celle qu'il faut préférer à toutes les autres. La craie anglaise camphrée n'est pas nuisible non plus. La cendre de cigare ne vaut absolument rien.

Chaque personne trouvera sans doute dans les dentifrices qui suivent celui qui lui est applicable ; mais je répète encore que rien ne vaut le savon, ainsi que l'excellente habitude de se laver les dents soir et matin et de les nettoyer après chaque repas. Il suffit d'employer le savon une fois par jour. Aux personnes à qui le savon serait par trop désagréable je recommande l'opiat du docteur Rottenstein au savon ; mais ce dernier est si bien mêlé à une délicieuse odeur de menthe qu'il disparaît complètement.

Lorsque les dents sont très serrées et que la brosse ne pourra pénétrer entre chacune d'elles, on prendra un morceau de bois, d'allumette ou de cure-dents très aminci, et l'on frotera soigneusement les endroits qui en auront besoin. On peut également froter ainsi délicatement la partie supérieure des dents tout près des gencives.

*Poudre de charbon*

- Charbon de Belloc..... 4 gros
- Poudre de quinquina..... 4 gros
- Poudre d'iris..... 1 gros

*Poudre dentifrice pour blanchir les dents*

*Mauvaise pour l'émail*

- Carbonate de chaux..... 9 oz.
- de magnésie..... 1 oz.
- Iris pulvérisé..... 1½ oz.
- Crème de tartre pulvérisée..... 4½ gros
- Os de sèches..... 5 gros
- Carmin..... ½ gros
- Essence de menthe..... 1 gros

*Poudre dentifrice à la craie*

- Craie préparée..... 12 oz
- Quinquina gris..... 1½ gros
- Amandes amères..... 12 gouttes
- Essence de Nérolé..... 1½ gros

*Poudre dentifrice*

- Talc en poudre..... 7 oz
- Poudre d'iris..... 1½ gros
- Essence de menthe..... 1 gros

*Dentifrice pour nettoyer les dents noircies par les préparations ferrugineuses*

- Poudre de quinquina..... 2½ gros
- Tannin..... 2½ “
- Charbon végétal..... 2½ “
- Essence de girofle..... 1 “

*Poudre Mialhe*

- Sucre de lait..... 2 livres
- Laque carminée..... 2½ gros
- Tannin pur..... 4 gros
- Essence de menthe..... 20 gouttes
- “ d'anis..... 20 gouttes
- “ de fleurs d'oger..... 10 gouttes

Broyez la laque avec le tannin, ajoutez peu à peu le sucre de lait, tamisez par un tamis de soie à mailles un peu larges, puis ajoutez les huiles essentielles.

*Opiat dentifrice*

- Poudre d'iris..... 5 gros
- Craie lavée..... 2½ “
- Pierre ponce..... 1½ “
- Teinture d'ambre..... 1½ “
- Glycérine quantité suillante.

*Eau de Botol*

- Anis vert..... 1 oz
- Girofle..... 2 gros
- Cannelle.....
- Eau-de-vie..... 32 oz
- Essence de Menthe..... 1 gros

On fait macérer pendant huit jours, puis on ajoute 1 gros de teinture d'ambre et l'on colore en rose foncé avec de la cochenille.

*Dentifrice utile lorsque les gencives sont saignantes*

- Alcool rectifié..... 3½ oz
- Essence de menthe..... 1 goutte
- Essence de rose..... 8 “
- Cochénille..... 10 grains
- Sel de tartre..... 10 grains

*Mixtura contre les maux de dents*

- Ether..... 1 gros
- Laudanum liquide..... 1 “
- Baume du Commandeur..... 1 “
- Huile de girofle..... 20 gouttes

Une ou deux gouttes sur du coton dans la dent carrie.

*Eau dentifrice à la violette*

- Teinture d'iris..... } De chaque partie
- Esprit de roses..... } égale.
- Alcool..... }

*Remède pour calmer les douleurs de dents*

- Teinture d'aconit..... ½ gros
- Teinture d'iode..... 6 grains
- Chloroforme..... 6 “

Une goutte sur du coton dans la dent malade.

IL Y A SON ET SON



Un amateur tout glorieux d'avoir reçu le cadeau d'une flûte.



Hélas ! Un pensionnaire, mal intentionné, l'avait bourré de son routé dans la suite.

## DES GOURMANDS

*N'est pas gourmand qui veut.* — Il est des individus à qui la nature a refusé une finesse d'organes, ou une tenue d'attention sans lesquelles les mets les plus succulents passent inaperçus.

La physiologie a déjà reconnu la première de ces variétés, en nous montrant la langue de ces infortunés mal pourvue des houppes nerveuses destinées à inhaler et apprécier les saveurs. Elles n'éveillent chez eux qu'un sentiment obtus; ils sont pour les saveurs ce que les aveugles sont pour la lumière.

La seconde se compose des distraits, des baillards, des affairés, des ambitieux et autres, qui veulent s'occuper de deux choses à la fois, et ne mangent que pour se remplir.

Napoléon était irrégulier dans ses repas, mangeait vite et mal; mais là se retrouvait aussi cette volonté absolue qu'il mettait à tout. Dès que l'appétit se faisait sentir, il fallait qu'il fût satisfait, et son service était monté de manière qu'en tout lieu et à toute heure on pouvait, au premier mot, lui présenter de la volaille, des côtelettes et du café.

*Gourmands par prédestination.* — Mais il est une classe privilégiée qu'une prédestination matérielle et organique appelle aux jouissances du goût.

Puisqu'il est des individus qui sont évidemment venus au monde pour mal voir, mal marcher, mal entendre, parce qu'ils sont nés myopes, boiteux ou sourds, pourquoi n'y en aurait-il pas d'autres qui ont été prédisposés à éprouver plus spécialement certaines séries de sensations?

D'ailleurs, pour peu qu'on ait du penchant à l'observation, on rencontre à chaque instant dans le monde des physionomies qui portent l'empreinte irrécusable d'un sentiment dominant, tels qu'une impertinence dédaigneuse, le contentement de soi-même, la misanthropie, la sensualité, etc., etc. A la vérité, on peut porter tout cela avec une figure insignifiante; mais quand la physionomie a un cachet déterminé, il est rare qu'elle soit trompeuse.

Les passions agissent sur les muscles; et très souvent, quoiqu'un homme se taise, on peut lire sur son visage les divers sentiments dont il est agité. Cette tension, pour peu qu'elle soit habituelle, finit par laisser des traces sensibles, et donne ainsi à la physionomie un caractère permanent et reconnaissable.

*Prédestination sensuelle.* — Les prédestinés de la gourmandise sont en général d'une stature moyenne; ils ont le visage rond ou carré, les yeux brillants, le front petit, le nez court, les lèvres charnues et le menton arrondi. Les femmes sont potelées, plus jolies que belles, et visant un peu à l'obésité.

Celles qui sont principalement friandes ont les traits plus fins, l'air plus délicat, sont plus mignonnes, et se distinguent surtout par un coup de langue qui leur est particulier.

C'est sous cet extérieur qu'il faut chercher les convives les plus aimables: ils acceptent tout ce qu'on leur offre, mangent lentement, et savourent avec réflexion. Ils ne se hâtent point de s'éloigner des lieux où ils ont reçu une hospitalité distinguée; et on les a pour la soirée, parce qu'ils connaissent tous les jeux et passe-temps qui sont les accessoires ordinaires d'une réunion gastronomique.

Ceux, au contraire, à qui la nature a refusé l'aptitude aux jouissances du goût, ont le visage, le nez et les yeux longs; quelle que soit leur taille, ils ont dans leur tournure quelque chose d'allongé. Ils ont les cheveux noirs et plats, et manquent surtout d'embonpoint; ce sont eux qui ont inventé les pantalons.

Les femmes que la nature a affligées du même malheur sont anguleuses, s'ennuient à table, et ne vivent que de whist et de médisance.

Cette théorie physiologique ne trouvera, je l'espère, que peu de contradicteurs, parce que chacun peut la vérifier autour de soi: je vais cependant encore l'appuyer par des faits.

Je siégeais un jour à un très grand repas, et j'avais en face une très jolie personne dont la figure était tout à fait sensuelle. Je me penchai vers mon voisin, et lui dis tout bas qu'avec des

traits pareils il était impossible que cette demoiselle ne fût pas très gourmande. "Quelle folie! me répondit-il, elle a tout au plus quinze ans; ce n'est pas encore l'âge de la gourmandise... Au surplus, observons."

Les commencements ne me furent pas favorables: j'eus peur de m'être compromis; car, pendant les deux premiers services, la jeune fille fut d'une discrétion qui m'étonnait, et je craignais d'être tombé sur une exception, car il y en a pour toutes les règles. Mais enfin le dessert vint, dessert aussi brillant que copieux, et qui me rendit l'espérance. Mon espoir ne fut pas déçu: non-seulement elle mangea de tout ce qu'on lui offrit, mais encore elle se fit servir des plats qui étaient les plus éloignés d'elle. Enfin, elle goûta à tout, et le voisin s'étonnait de ce que ce petit estomac pouvait contenir tant de choses. Ainsi fut vérifié mon diagnostic, et la science triompha encore une fois.

A deux ans de là, je rencontrai encore la même personne; c'était huit jours après son mariage: elle s'était développée tout à fait à son avantage; elle laissait pointer un peu de coquetterie, et, étalant tout ce que la mode permet de montrer d'attraits, elle était ravissante. Son mari était à peindre: il ressemblait à un certain ventrilogue qui savait rire d'un côté et pleurer de l'autre, c'est-à-dire qu'il paraissait très content de ce qu'on admirait sa femme; mais dès qu'un amateur avait l'air d'insister, il était saisi du frisson d'une jalousie très apparente. Ce dernier sentiment prévalut; il emporta sa femme dans un département éloigné, et là, pour moi, finit sa biographie.

Je fis, une autre fois, une remarque pareille sur le duc Decrès, qui a été si longtemps ministre de la marine.

On sait qu'il était gros, court, brun, crépu et carré; qu'il avait le visage au moins rond, le menton relevé, les lèvres épaisses et la bouche d'un géant; aussi, je le proclamai sur le champ amateur prédestiné de la bonne chère et des belles.

Cette remarque physiognomonique, je la coulai bien doucement et bien bas dans l'oreille d'une dame fort jolie et que je croyais distraite. Hélas! je me trompai! elle était fille d'Eve, et mon secret l'eût étouffée. Aussi, dans la soirée, l'Excellence fut instruite de l'induction scientifique que j'avais tirée de l'ensemble de ses traits.

C'est ce que j'appris le lendemain par une lettre fort aimable que m'écrivit le duc, et par laquelle il se défendait avec modestie de posséder les deux qualités, d'ailleurs fort estimables, que j'avais découvertes en lui.

Je ne me tins pas pour battu. Je répondis que la nature ne fait rien en vain; qu'elle l'avait évidemment formé pour de certaines missions; que, s'il ne les remplissait pas, il contrariait son vœu; qu'au reste, je n'avais aucun droit de pareilles confidences, etc., etc.

La correspondance resta là; mais, peu de temps après, tout Paris fut instruit par la voie des journaux, de la mémorable bataille qui eut lieu entre le ministre et son cuisinier, bataille qui fut longue, disputée, et où l'Excellence n'eut pas toujours le dessus. Or, si après une pareille aventure le cuisinier ne fut pas renvoyé (et il ne le fut pas), je puis, je crie, en tirer la conséquence que le duc était absolument dominé par les talents de cet artiste, et qu'il désespérait d'en trouver un autre qui sût flatter aussi agréablement son goût; sans quoi il n'aurait jamais pu surmonter la répugnance toute naturelle qu'il devait éprouver à être servi par un préposé aussi belliqueux.

Comme je traçais ces lignes par une belle soirée d'hiver, M. Cartier, ancien premier violon de l'Opéra et démonstrateur habile, entre chez moi et s'assied près de mon feu. J'étais plein de mon sujet, et, le considérant avec attention: "Cher professeur, lui dis-je, comment se fait-il que vous ne soyez pas gourmand, quand vous en avez tous les traits?—Je l'étais très fort, répondit-il, mais je m'abstiens.—Serait-ce par sagesse!" lui répliquai-je. Il ne répondit pas, mais il poussa un soupir à la Walter Scott, c'est-à-dire tout à fait semblable à un gémissement.

*Gourmands par état.*—S'il est des gourmands

par prédestination, il en est aussi par état; et je dois en signaler ici quatre grandes théories: les financiers, les médecins, les gens de lettres et les dévots.

*Les financiers.*—Les financiers sont les héros de la gourmandise. Ici, héros est le mot propre, car il y avait combat; et l'aristocratie nobiliaire eut écrasé les financiers sous le poids de ses titres et de ses écussons, si ceux-ci n'y eussent opposé une table somptueuse et leurs coffres-forts. Les cuisiniers combattaient les généalogistes, et quoique les ducs n'attendissent pas d'être sortis pour persifler l'amphitryon qui les traitait, ils étaient venus, et leur présence attestait leur défaite.

D'ailleurs, tous ceux qui amassent beaucoup d'argent et avec facilité sont presque indispensablement obligés d'être gourmands.

L'inégalité des conditions entraîne l'inégalité des richesses, mais l'inégalité des richesses n'entraîne pas l'inégalité des besoins; et tel qui pourrait payer par jour un diner suffisant pour cent personnes est souvent rassasié après avoir mangé une cuisse de poulet. Il faut donc que l'art use de toutes ses ressources pour ranimer cette ombre d'appétit par des mets qui le soutiennent sans dommage et le caressent sans l'étouffer. C'est ainsi que Mondor est devenu gourmand, et que de toutes parts les gourmands sont accourus auprès de lui.

Aussi, dans toutes les séries d'appâts que nous présentent les livres de cuisine élémentaire, il y en a toujours un ou plusieurs qui portent pour qualification: à la financière. Et on sait que ce n'était pas le roi, mais les fermiers généraux qui mangeaient autrefois le premier plat de petits pois, qui se payait toujours huit cents francs.

Les choses ne se passent pas autrement de nos jours: les tables financières continuent à offrir tout ce que la nature a de plus parfait, les serres de plus précoce, l'art de plus exquis; et les personnages les plus historiques ne dédaignent point de s'asseoir à ces festins.

*Les médecins.*—Des causes d'une autre nature, quoique non moins puissantes, agissent sur les médecins: ils sont gourmands par séduction, et il faudrait qu'ils fussent de bronze pour résister à la force des choses.

Les chers docteurs sont d'autant mieux accueillis que la santé, qui est sous leur patronage, est le plus précieux de tous les biens; aussi sont-ils enfants gâtés dans toute la force du terme.

Toujours impatiemment attendus, ils sont accueillis avec empressement. C'est une jolie maladie qui les engage; c'est une jeune personne qui les caresse; c'est un père, c'est un mari, qui leur recommandent ce qu'ils ont de plus cher. L'espérance les tourne par la droite, la reconnaissance par la gauche; on les embeque comme les pigeons; ils se laissent faire, et en six mois l'habitude est prise, ils sont gourmands sans retour (*past redemption*.)

C'est ce que j'osai exprimer un jour dans un repas où je figurais, moi neuvième, sous la présidence du docteur Corvisart. C'était vers 1806.

"Vous êtes, m'écriai-je du ton inspiré d'un prédicateur puritain, vous êtes les derniers restes d'une corporation que jadis couvrait toute la France. Hélas! les membres en sont anéantis ou dispersés: plus de fermiers généraux, d'abbés, de chevaliers, de moines blancs; tout le corps dégustateur s'est évanoui. Soutenez avec fermeté un si grand poids, dussiez-vous essayer le sort des trois cents Spartiates au passage des Thermopyles."

Je dis, et il n'y eut pas une réclamation: nous agimes en conséquence, et la vérité reste.

Je fis à ce diner une observation qui mérite d'être connue.

Le docteur Corvisart, qui était fort aimable quand il voulait, ne buvait que du vin de Champagne frappé de glace. Aussi, dès le commencement du repas et pendant que les autres convives s'occupaient à manger, il était bruyant, conteur, anecdotier. Au désert, au contraire, et quand la conversation commençait, il devenait sérieux, taciturne et quelquefois morose.

De cette observation et de plusieurs autres conformes, j'ai déduit le théorème suivant: *Le vin de Champagne, qui est excitant dans ses premiers effets (ab initio), est stupéfiant dans*

veux qui suivent (in recessu) ; ce qui est au surplus un effet notoire du gaz acide carbonique qu'il contient.

*Obligation.*—Puisque je tiens les docteurs à diplôme je ne veux pas mourir sans leur reprocher l'extrême sévérité dont ils usent envers leurs malades.

Dès qu'on a le malheur de tomber dans leurs mains, il faut subir une kyrielle de défenses et renoncer à tout ce que nos habitudes ont d'agréable.

Je m'élève contre la plupart de ces interdictions comme inutiles.

Je dis inutiles, parce que les malades n'appétent presque jamais ce qui leur serait nuisible.

Le médecin rationnel ne doit jamais perdre de vue la tendance naturelle de nos penchants, ni oublier que si les sensations douloureuses sont funestes par leur nature, celles qui sont agréables disposent à la santé. On a vu un peu de vin, une cuillerée de café, quelques gouttes de liqueur, rappeler le sourire sur les faces les plus hippocratiques.

Au surplus, il faut qu'il sachent bien, ces ordonnateurs sévères, que leurs prescriptions restent presque toujours sans effet ; la malade cherche à s'y soustraire ; ceux qui l'environnent ne manquent jamais de raisons pour lui complaire, et on n'en meurt ni plus ni moins.

La ration d'un Russe malade, en 1815, aurait grisé un fort de la halle, et celle des Anglais eût rassasié un Limousin. Et il n'y avait pas de retranchement à y faire, car des inspecteurs militaires parcouraient sans cesse nos hôpitaux, et surveillaient à la fois la nourriture et la consommation.

J'émetts mon avis avec d'autant plus de confiance qu'il est appuyé sur des faits nombreux, et que les praticiens les plus heureux se rapprochent de ce système.

Le chanoine Rollet, mort il y a environ cinquante ans, était buveur, suivant l'usage de ces temps antiques ; il tomba malade, et la première phrase du médecin fut employée à lui interdire tout usage de vin. Cependant, à la visite suivante, le docteur trouva le patient couché, et devant son lit un corps de délit presque complet, savoir : une table couverte d'une nappe bien blanche, un gobelet de cristal, une bouteille de belle apparence et une serviette pour s'essuyer les lèvres.

A cette vue, il entra dans une violente colère et parlait de se retirer, quand le malheureux chanoine lui cria d'une voix lamentable : " Ah ! docteur, souvenez-vous que quand vous m'avez défendu de boire, vous ne m'avez pas défendu le plaisir de voir la bouteille. "

Le médecin qui traitait M. de Montlusin de Pont-de-Veyle fut bien encore plus cruel, car non-seulement il interdit l'usage du vin à son malade, mais encore il lui prescrivit de boire de l'eau à grandes doses.

Peu de temps après son départ de l'ordonnateur, Mme de Montlucin, jalouse d'appuyer l'ordonnance et de contribuer au retour de la santé de son mari, lui présenta un grand verre d'eau la plus belle et la plus limpide.

Le malade le reçut avec docilité et se mit à le boire avec résignation ; mais il s'arrêta à la première gorgée, et, rendant le vase à sa femme : " Prenez cela, ma chère, lui dit-il, et gardez-le pour une autre fois : j'ai toujours oui dire qu'il ne fallait pas badiner avec les remèdes. "

*Les gens de lettres.*—Dans l'empire gastronomique, le quartier des gens de lettres est tout près de celui des médecins.

Sous le règne de Louis XIV, les gens de lettres étaient ivrognes ; ils se conformaient à la mode, et les mémoires du temps sont tout à fait édifiants à ce sujet. Maintenant ils sont gourmands : en quoi il y a amélioration.

Je suis bien loin d'être de l'avis du cynique Geoffroy, qui disait que si des productions modernes manquent de force, cela vient de ce que les auteurs ne boivent que l'eau sucrée.

Je crois, au contraire, qu'il a fait une double méprise, et qu'il s'est trompé sur le fait et sur la conséquence.

L'époque actuelle est riche en talents ; ils se nuisent peut-être par leur multitude ; mais la

postérité, jugeant avec plus de calme, y verra bien des sujets d'admiration : c'est ainsi que nous-mêmes avons rendu justice aux chef-d'œuvre de Racine et de Molière, qui furent froidement reçus par les contemporains.

Jamais la position des gens de lettres dans la société n'a été plus agréable. Ils ne logent plus dans les régions élevées qu'on leur reprochait autrefois ; les domaines de la littérature sont devenus plus fertiles ; les flots de l'Hippocrène roulent aussi des paillettes d'or : égaux de tout le monde, ils n'entendent plus le langage du protectorat, et, pour comble de biens, la gourmandise les comble de ses plus chères faveurs.

On engage les gens de lettres à cause de l'estime qu'on fait de leurs talents, parce que leur conversation a en général quelque chose de piquant, et aussi parce que depuis quelque temps il est de règle que toute société doit avoir son homme de lettres.

Ces messieurs arrivent toujours un peu tard ; on ne les accueille que mieux, parce qu'on les a désirés ; on les affriande pour qu'ils reviennent, on les régale pour qu'ils étincellent : et comme ils trouvent cela fort naturel, ils s'y accoutument, deviennent, sont et demeurent gourmands.

Les choses même ont été si loin qu'il y a eu un peu de scandale. Quelques furets ont prétendu que certains déjeuneurs s'étaient laissé séduire, que certaines promotions étaient issues de certains pâtés, et que le temple de l'immortalité s'était ouvert à la fourchette. Mais c'étaient de méchantes langues ; ces bruits sont tombés comme tant d'autres : ce qui est fait est bien fait, et je suis au courant de tout ce qui tient à mon sujet.

*Les dévots.*—Enfin la gourmandise compte beaucoup de dévots parmi ses plus fidèles sectateurs.

Nous entendons par dévots ce qu'entendaient Louis XIV et Molière, c'est-à-dire ceux dont toute la religion consiste en pratiques extérieures ; les gens pieux et charitables n'ont rien à faire là.

Voyons donc comment la vocation leur vient. Parmi ceux qui veulent faire leur salut, le plus grand nombre cherche le chemin le plus doux ; ceux qui fuient les hommes, couchent sur la dure et revêtent le cilice, ont toujours été et ne peuvent jamais être que des exceptions.

Or, il est des choses damnables sans équivoque, et qu'on ne peut jamais se permettre, comme le bal, les spectacles, le jeu et autres passetemps semblables.

Pendant qu'on les abomine, ainsi que ceux qui les mettent en pratique, la gourmandise se présente et se glisse avec une face tout à fait théologique.

De droit divin, l'homme est le roi de la nature, et tout ce que la terre produit a été créé pour lui. C'est pour lui que la caille s'engraisse, pour lui que le moka a un si doux parfum, pour lui que le sucre est favorable à la santé.

Comment donc ne pas user, du moins avec la modération convenable, des biens que la Providence nous offre, surtout si nous continuons à les regarder comme des choses périssables, surtout si elles exaltent notre reconnaissance envers l'auteur de toutes choses !

Quelquefois aussi les dons de Comus arrivent sans qu'on les cherche : c'est un souvenir de collège, c'est le don d'une vieille amitié, c'est un pénitent qui s'humilie, c'est un collatéral qui se rappelle, c'est un protégé qui se reconnaît. Comment repousser de pareilles offrandes ? comment ne pas les assortir ? C'est une pure nécessité.

D'ailleurs, les choses se sont toujours passées ainsi :

Les moutiers étaient de vrais magasins des plus adorables friandises ; et voilà pourquoi certains amateurs les regrettent si amèrement.

*Longévité annoncée aux gourmands.*—D'après mes dernières lectures, je suis heureux, on ne peut pas plus heureux, de pouvoir donner à mes lecteurs une bonne nouvelle, savoir : que la bonne chère est bien loin de nuire à la santé, et que, toutes choses égales, les gourmands vivent plus longtemps que les autres. C'est ce qui est arithmétiquement prouvé dans un mémoire très-bien fait, lu dernièrement à l'Académie des Sciences par le docteur Villermet.

Il a comparé les divers états de la société où l'on fait bonne chère avec ceux où l'on se nourrit mal, et en a parcouru l'échelle tout entière. Il a également comparé entre eux les divers arrondissements de Paris où l'aisance est plus ou moins généralement répandue, et où l'on sait que, sous ce rapport, il existe une extrême différence, comme, par exemple, entre le faubourg Saint-Marceau et la Chaussée-d'Antin.

Enfin le docteur a poussé ses recherches jusqu'aux départements de la France, et comparé, sous le même rapport, ceux qui sont plus ou moins fertiles : partout il a obtenu pour résultat général que la mortalité diminue dans la même proportion que les moyens qu'on a de se bien nourrir augmentent, et qu'ainsi ceux que la fortune soumet au malheur de se mal nourrir peuvent du moins être sûrs que la mort les en délivrera plus vite.

Les deux extrêmes de cette progression sont que, dans l'état de la vie le plus favorisé, il ne meurt dans un an qu'un individu sur cinquante, tandis que, parmi ceux qui sont les plus exposés à la misère, il en meurt un sur quatre dans le même espace de temps.

Ce n'est pas que ceux qui font excellente chère ne soient jamais malades ; hélas, ils tombent aussi quelquefois dans le domaine de la faculté, qui a coutume de les désigner sous la qualification de *bons malades* ; mais comme ils ont une plus grande dose de vitalité, et que toutes les parties de l'organisation sont mieux entretenues, la nature a plus de ressources et le corps résiste incomparablement mieux à la destruction.

Cette vérité physiologique peut également s'appuyer sur l'histoire, qui nous apprend que toutes les fois que des circonstances impérieuses, telles que la guerre, les sièges, le dérangement des saisons, ont diminué les moyens de se nourrir, cet état de détresse a toujours été accompagné de maladies contagieuses et d'un grand surcroît de mortalité.

La caisse Lafarge, si connue des Parisiens, aurait sans doute prospéré, si ceux qui l'ont établie avaient fait entrer dans leurs calculs la vérité déveillé par le docteur Villermet.

Ils avaient calculé la mortalité d'après les tables de Buffon et autres, qui sont toutes établies sur des nombres pris dans toutes les classes et dans tous les âges d'une population. Mais comme ceux qui placent des capitaux pour se faire un avenir ont en général échappé aux dangers de l'enfance, et sont accoutumés à un ordinaire réglé, soigné, et quelquefois succulent, la mort n'a pas donné, les espérances ont été déçues et la spéculation a manqué.

M. du Belloy, archevêque de Paris, qui a vécu près d'un siècle, avait un appétit assez prononcé ; il aimait la bonne chère, et j'ai vu plusieurs fois sa figure patriarcale s'animer à l'arrivée d'un morceau distingué. Napoléon lui marquait, en toute occasion, déférence et respect.

## LE JEU DES DEVINETTES

*M. de Lapanne.*—Dis donc, Dollard, j'ai un problème à te poser : " Si je te demande 25 centimes à emprunter, quelle heure peut-il être ? "

*Dollard.*—Il est l'heure de m'en aller tout de suite.

## UN MOT DE TROP

Dans une soirée :

*Le monsieur.*—Puis-je avoir, madame, le plaisir de votre compagnie pour la prochaine danse ?

*La dame.*—Entendons-nous, monsieur, je crois qu'on interrompt pour passer dans la salle à dîner.

*Le monsieur.*—Je ne sais pas. Enfin, puisqu'il faut nourrir la bête, voulez-vous me permettre de vous conduire à table ?

*Madame Bumphin.*—Ce n'est pas moi qui aurais voulu rencontrer un banc de glace sur ce steamer !

*M. Bumphin,* (qui a vainement sollicité une place pendant 25 jours à Ottawa).—On s'y fait. Tous les jours, pendant deux semaines, je me frappais sur une couple d'*icebergs* à la capitale.

## L'AMATEUR DE FRIANDISES



*M. Flanigan.*—Qu'est-ce que tu as mis, mon bijou, pour mon diner ?

*Madame Flanigan.*—Du Cornbeef et des chous.

*M. Flanigan.*—Et pour mon dessert ?

*Madame Flanigan.*—Qu'est-ce que tu dis ?

*M. Flanigan.*—Pour mon dessert ? Quelque chose de sucré. Tu n'as pas de friandise aujourd'hui ?

*Madame Flanigan.*—Oh ! oui ! Je te donnerai un bon petit bec sur ta chère petite gueule.

## ESPRIT D'ENTREPRISE



*Le Sultan de Turquie.*—Walla bismellah alimo mondervunk-mouk balla ? (Que venez-vous faire ici ?)

*Commis voyageur.*—Avez-vous noyé beaucoup de femmes cette année ?

*Le Sultan.*—Oui, beaucoup.

*Le commis voyageur.*—Je représente la Compagnie de Sacs Universels de New-York. Je veux vous vendre une grosse de nos sacs dits Fleur du Harem.

## DES FOUS D'ESPRIT

Dernièrement le Président d'une grande institution scientifique présente aux auditeurs un savant médecin qui doit donner une lecture sur les fous.

—Mesdames et messieurs, dit-il, nous allons avoir, ce soir, une lecture sur les aliénés par l'un des plus distingués....

Ici le président avale de travers, est à moitié étouffé et laisse forcément sa phrase à moitié chemin.

Il voulait dire : " par l'un des plus distingués membres de la profession médicale."

L'auditoire, naturellement, se tordait de rire. Mais le médecin qui avait la repartie vive, ne se laisse pas décontenancer, et il commence :

—Mesdames et messieurs, je ne suis pas un fou aussi distingué que M. le Président....

Et il se met à son tour à tousser de manière à ne pas finir sa phrase que longtemps après :

"...Je ne suis pas un fou aussi distingué que M. le Président veut bien le dire."

## INDUSTRIE FLORISSANTE

*Johnny.*—Que fait donc Joe Smith, maintenant ?

*Phileas.*—Il contracte...

*Johnny.*—Ah ! bah ! Lui !

*Phileas.*—Des dettes. Laisse moi donc finir.

## DE L'ABONDANCE DU CŒUR

Un entrepreneur vient fêter le fils d'un ami, parti du pays enfant et revenu homme fait :

—Pas possible ! Comme te voilà grandi ! Vrai. Je serais obligé de prendre mon grand corbillard si tu venais à mourir.

## LE PRIX D'UNE MALADIE

*Riche marchand.*—Docteur, je ne veux pas aller siéger dans ce jury ; je suis trop malade.

*Le médecin.*—Qu'est-ce que vous avez donc ?

*Le marchand.*—Je ne sais pas. Quelle grave maladie puis-je avoir pour cent piastres ?

## RIEN NE VA PLUS

Le galant qui n'est pas pressé de laisser sa belle, cherche un prétexte. Tout à coup il tire sa montre et s'écrie :

—Tiens, voilà ma montre arrêtée !

—Mais, est-ce drôle, voilà que l'horloge aussi est arrêtée, reprend mademoiselle Irène.

—Dans ce cas-là, reprend l'amoureux, j'étais pour partir ; mais je vais, par déférence, m'arrêter moi-même un peu.

## LONGÉVITÉ EXTRAORDINAIRE

Autour d'un bon poêle de campagne ?

*1er voisin.*—A propos de vieux, ma tante Suzanne n'a remis ses *chips* dans le tiroir qu'à 92 ans.

*2me voisin.*—Cen'est rien comparé à mon oncle, qui est mort à 102.

*Un étranger.*—Le cas de mon grand père et de ma grand'mère est bien plus extraordinaire.

*Tous.*—Comment cela ?

*L'étranger.*—Ils ne sont pas encore morts.

## UN PETIT OUBLI

*Le recorder.*—Prisonnier, avez-vous déjà été condamné ?

*Le prisonnier.*—Oui, Votre Honneur, à \$10 pour avoir frappé un homme.

*Le recorder.* le regardant fixement.—Pas d'autres cas d'arrestation ?

*Le prisonnier.* se rappelant subitement.—Ah ! j'allais oublier ; j'ai aussi fait 15 ans de pénitencier.

## VOILA QUI EST SINCÈRE

Un mari que sa femme a déserté publie l'annonce suivante :

PERDUE OU VOLÉE, ma femme Maria. Celui qui la ramènera se fera casser la gueule. Quand à lui faire crédit, que chacun fasse selon qu'il l'entendra. Comme je ne ne paie pas mes dettes, il est certain que je ne paierai pas les siennes.

## L'EXPERIENCE EST UN GUIDE SUR

La veille, le père avait fait dégringoler de la galerie l'amoureux à coups de pied ; ce qui n'empêcha pas le jeune soupirant de revenir encore le lendemain :

—Comment ! dit le père de la jeune fille, en ouvrant la porte. Il me semblait pourtant que je vous avais donné à entendre hier soir, que...

*Le prétendant.*—Excusez, monsieur, ce n'est pas pour cela ; c'est pour vous demander si vous voulez entrer dans notre club de *foot ball*. Nous voulons battre les Ottawas cette fois.

## CES ANGES CHÉRIES

*Monsieur Lunedmiel.*—As-tu recousu le bouton de mon paletot, mon ange ?

*Madame Lunedmiel.*—Non, cher, parceque je n'ai pas pu retrouver le bouton ; mais c'est la même chose ; j'ai si bien repris la boutonnière qu'on ne pourra pas s'apercevoir qu'il y en avait une.

## CONFORME AU TEXTE

*Le curé* à son vicaire—Vous avez paru goûter beaucoup mon sermon ce matin.

*Le vicaire*, qui avait passé la nuit aux malades et qui n'avait pu s'empêcher de dormir, intimidé.—Euh !... beaucoup... Mais, quel était donc le texte ?

*Le curé.*—Le chap. 3 des Proverbes, verset 24 : " Je vous donnerai un doux sommeil."

## DÉTOURNEMENT DE REPROCHES

*Mme Cristal*, d'un ton de colère à son mari :—Cristal, ôte donc tes pieds de sur le tapis du piano.

*M. Cristal*, d'un ton fier et menaçant.—Madame, il n'y a qu'une personne au monde à laquelle je permettrai de me parler comme cela.

*Madame Cristal.*—Et qui est cette personne ?  
*M. Cristal.*—Toi, ma chère, reprit-il en riant et en se retirant les pieds.

FEUILLETON DU SAMEDI

## LE CHEVALIER LOUIS

DEUXIÈME PARTIE

XXIII

(Suite.)

A peine, pendant ce long trajet, les deux jeunes gens échangèrent-ils quelques mots. Jeanne, l'air recueilli et préoccupé, paraissait absorbée par de graves pensées ; quant à de Morvan, il avait beau vouloir se persuader que sa séparation d'avec la fille de Barbe-Grise lui était chose à peu près indifférente, il ne pouvait parvenir à s'avengler sur l'état de son cœur ; il était forcé de s'avouer qu'il éprouvait pour la charmante créature une affection véritablement fraternelle et profonde.

—Chevalier Louis, lui dit Fleur-des-Bois avant de le quitter, n'oublie point que si tu es tué, il ne me sera plus possible de vivre jamais heureuse ! Ne sois donc pas imprudent dans la bataille ; et si tu m'aimes, comme je le crois, souviens-toi en te défendant que tu me défends moi-même ! Au revoir !

Jeanne tendit sa main au jeune homme, puis lui adressant un doux sourire, elle s'éloigna sans ajouter une parole.

De Morvan s'attendait à des adieux plus touchants : il fut presque froissé du courage que venait de montrer Jeanne.

Longtemps il suivit d'un regard attendri la charmante enfant, espérant qu'elle se retournerait, mais il fut déçu dans son attente.

Quatre jours plus tard, de Morvan abordait en compagnie de Laurent et Alain, dans l'île de la Tortue, où le célèbre aventurier devait composer son équipage.

Le lendemain de son arrivée dans ces fameux parages de la flibuste, le beau Laurent parcourait le quartier de la Basse-Terre, lorsqu'il fut accosté par un homme revêtu d'un costume de matelot.

—Monsieur Laurent, lui dit l'inconnu en le le saluant légèrement, j'ai à m'acquitter auprès de vous d'une commission importante et secrète, veuillez m'indiquer un endroit où nous pourrions causer sans témoins.

Le beau Laurent ne s'étonnait jamais de rien ; aussi n'attachait-il qu'une légère importance au mystère dont s'enveloppait son interlocuteur.

—Allons au bord de la mer, lui répondit-il : sur une plage unie, on voit venir de loin le monde et l'on a pas à craindre les curieux.

—A présent, qui es-tu, et que me veux-tu ? reprit peu après Laurent.

—Capitaine, répondit le matelot, pour arriver jusqu'à vous, il m'a fallu jouer dix fois ma vie. Puis-je vous demander votre parole que vous ne me trahirez point ?

—Depuis quand donc Laurent passe-t-il pour être un traître ; s'écria le fongueux flibustier. Je ne sais qui me retient de te briser sur mon genou et de jeter ton corps en pâture aux requins qui rôdent près de la grève.

—Capitaine, reprit le matelot en pâlisant, je vous demande humblement pardon de mes paroles, si elles vous ont offensé. Je suis, capitaine, un pauvre diable si indigne de votre pitié, et vous me mépriserez tellement, lorsque je me serai fait connaître de vous, que je suis bien excusable de prendre mes précautions.

—Allons, au fait ! explique-toi, dit Laurent. Ta lâcheté me prouve de reste que ton intention n'a pas été de m'insulter : je m'engage à te garder le secret.

—Capitaine, je me nomme Pied-Léger, murmura le matelot en baissant la tête.

—Ah ! Pied-Léger, le traître qui nous a abandonnés, il y a cinq ans, pour se joindre aux Espagnols ! Pied-Léger, l'espion que la flibuste a condamné à mort et dont la tête est mise à prix dans toutes les mers des Antilles ! Que me veux-tu ?

—Capitaine, je suis envoyé de Grenade pour vous apporter une lettre et transmettre votre réponse.

—Une lettre espagnole à moi ?

—Capitaine, ne vous fâchez pas ! Cette lettre vous est envoyée par une femme. . . .

Laurent sourit.

—Ah ! il s'agit d'une femme ! dit-il en haussant les épaules. Et combien cette femme t'a-t-elle donné pour te décider à jouer ta tête ?

—Une somme qu'un roi seul ou un Laurent serait capable de déboursier !

—Allons, murmura le flibustier en ricanaient, encore une qui se figure qu'elle m'aime !

Laurent décacheta la lettre que lui remit l'espion, la parcourut rapidement, puis la déchira et en jeta les morceaux au vent.

—Eh ! bien ! capitaine, demanda Pied-Léger, n'y aurait-il pas de réponse ?

—Tu diras à celle qui t'envoie que le capitaine Laurent a pour habitude d'oublier le nom de ses maîtresses, et que la signature mise au bas de cette lettre n'a réveillé en lui aucun souvenir ! . . . A présent, Pied-Léger, tu vas t'éloigner au plus vite de l'île de la Tortue ! Je t'ai promis de ne pas te livrer, c'est vrai, mais je ne me suis nullement engagé à ne pas te brûler la cervelle ; or, si tu restes ici pour nous espionner, tu n'as pas une heure à vivre !

—Capitaine, s'écria Pied-Léger, je vous jure sur le salut de mon âme que ma mission n'a rien de politique cette fois ! . . . mais . . .

—Mais quoi ? aurais-tu une nouvelle lettre à remettre ? Parbleu ! cela serait charmant ! Ne mens pas ! L'Espagnole t'a chargé d'une seconde missive ?

—Oui, capitaine ! répondit l'espion après avoir hésité.

—Voilà qui est d'un comique achevé, s'écria Laurent avec un sourire sardonique. Et pour qui est-elle, cette seconde lettre ? . . .

—Mais, capitaine, je ne sais si . . .

—Prends garde, Pied-Léger ! je n'ai pas pour habitude de réitérer un ordre ou de répéter une question ; voyons cette lettre !

L'espion connaissait assez Laurent pour savoir qu'avec lui l'obéissance passive était le seul moyen à employer : il lui remit la seconde lettre.

—Est-il possible ! s'écria le flibustier ; que vois-je ! " Au chevalier Louis de Morvan. " Ah ! Nativa, Nativa ! mes dédains ont, à ce qu'il paraît, porté leurs fruits. Ton cœur cruellement froissé t'a conduit tout droit à l'oubli de tes devoirs, à la honte ! Voilà vraiment un beau triomphe pour moi et dont je suis fier !

Le beau Laurent tenant entre ses mains la lettre adressée au chevalier, resta plusieurs minutes plongé dans de sérieuses réflexions : cette fois était peut-être la première de sa vie qu'il hésitait sur un parti à prendre.

—Pauvre jeune cœur aimant ! pensait-il, comment pourra-t-il jamais, armé seulement de sa loyauté, résister aux dangereuses séductions de Nativa ! Il me semble que je le vois déjà, l'heure du réveil sonnée, anéanti, éperdu de douleur, blasphémant Dieu, haïssant ses semblables, ne croyant plus à rien, et rêvant le suicide ou la vengeance ! . . . Tel que j'étais moi-même, il y a quinze ans ! . . . Je devrais peut-être anéantir cette lettre ! Bah ! à quoi bon ! Nativa trouverait bien

vite un autre moyen pour resaisir sa victime ! C'est un esprit inventif et hardi, que Nativa ! J'éprouve parfois des moments de doute à son égard. Je me demande si je n'ai pas rencontré en elle ce cœur sublime d'amour et de dévouement que rêva jadis ma jeunesse ! . . . Allons donc ! Il faut être fou pour admettre de semblables invraisemblances ! Est-ce que la femme est capable de ressentir un sentiment vrai, sincère, profond ! . . . Mille fois non ! Les femmes ont des nerfs ; de cœur, point ! Le hasard m'aura conduit auprès de Nativa à l'heure où son imagination errait dans le domaine des chimères : elle aura vu en moi le héros de son roman ! C'est la seule manière logique de m'expliquer sa conduite !

Laurent s'adressant de nouveau à l'espion Pied-Léger :

—De quelle façon espères-tu t'éloigner de l'île de la Tortue ? lui demanda-t-il.

—D'une façon bien simple, capitaine. J'ai un léger canot caché dans les récifs, et un navire espagnol de commerce m'attend au large.

—Bien ! je vais t'accompagner jusqu'à ton canot, et tu t'embarqueras devant moi. Quant à cette lettre, je me charge de la faire parvenir à sa destination. Si l'on t'interroge, tu répondras que tu l'as remise toi-même à celui à qui elle était adressée.

—On ne me croira pas, capitaine.

—Et pourquoi ne me croira-t-on pas ?

—Parce que je m'étais engagé à ramener avec moi le chevalier de Morvan !

—Peste ! s'écria Laurent qui sourit d'un air moqueur, Nativa comprend les choses en grand et n'est pas pour les demi-mesures ! Eh bien ! Pied-Léger, voici ce que tu feras ; retiens bien mes instructions. Tu diras à la senorita Sandoval que le chevalier en recevant sa lettre s'est livré à de vrais transports de joie, qu'il allait s'embarquer avec toi, lorsque tu as été reconnu et obligé de prendre la fuite.

—Je vous obéirai, capitaine.

—A présent, Pied-Léger, un dernier mot ! Si jamais j'apprends, et je finirai tôt ou tard par savoir la vérité, que tu te sois jamais écarté de mes instructions, je te jure, foi de Laurent, que dussé-je, pour m'emparer de toi, aller te chercher au cœur même des possessions espagnoles, j'irai, et qu'une fois en mon pouvoir, tu périras dans les plus affreux supplices. Tu sais que je tiens toujours à ma parole et que je réusis dans tout ce que j'entreprends !

—Oh ! ne craignez rien, capitaine, répondit le transfuge avec effroi, vos instructions seront suivies de point en point.

—Une heure plus tard, Laurent, après avoir assisté à l'embarquement de Pied-Léger, regagnait l'espèce d'auberge où l'attendait le chevalier.

—Matelot, lui dit-il en entrant, voici une lettre pour toi.

—Une lettre pour moi ? répéta de Morvan avec émotion : de Fleur-des-Bois sans doute.

A peine ses yeux eurent-ils parcouru les premières lignes, que le jeune homme pâlit et rougit tour à tour.

—Qui t'a remis cette lettre ? demanda-t-il à Laurent.

—Un inconnu qui m'a abordé en tremblant et s'est aussitôt éloigné avec une précipitation et une frayeur qui, je te l'avouerais, m'ont paru étranges.

—Ah matelot, s'écria peu après de Morvan avec un élan de joie folle, si tu savais combien je suis heureux ? . . .

—Tant mieux donc ! dit tranquillement Laurent, le bonheur est une chose si rare !

—Vingt fois de Morvan fut sur le point de faire à son associé la confidence de ses amours ; chaque fois la crainte de compromettre Nativa le retint.

Le reste de la journée s'écoula pour le jeune homme, rapide comme une seconde.

—Matelot, lui dit Laurent, la nuit venue, veux-tu m'accompagner au cabaret de l'*Ancre-Dérivée*? Il faut que je complète ce soir notre équipage; or, c'est à cet endroit que se réunissent tous les flibustiers en quête d'aventures.

—Ami, répondit de Morvan après avoir hésité, j'ai un pénible aveu à te faire... Je ne puis plus m'embarquer avec toi...

—Tu es fou, ou tu plaisantes!

—Non, Laurent; je parle fort sérieusement.

—Oh! il est inutile que tu te récries! Je comprends les reproches que tu es en droit de m'adresser; j'avoue que je suis dans mon tort... Que veux-tu! il y a dans la vie des heures solennelles qui décident à tout jamais du malheur ou du bonheur d'une existence entière. Une de ces heures vient de sonner pour moi, je ne m'appartiens plus!...

—Bien, dit Laurent en haussant les épaules d'un air de pitié, je comprends. Il s'agit d'une amourette, d'un caprice!

—En parlant ainsi, matelot, s'écria le chevalier avec feu, tu commets un sacrilège!

—Parbleu! cela va sans dire... Est-ce que la reine de notre cœur n'est pas l'unique femme parfaite qui existe sur la terre? Est-ce que nous n'avons pas toujours la prétention d'être seul capable d'apprécier son caractère exceptionnel, sa vertu surhumaine, sa grâce enchanteresse, sa fidélité à toute épreuve... Vraiment, chevalier, je te croyais plus fort! Quoi, parce que tu as rencontré une de ces filles perdues des villes, que le gouvernement français nous envoie pour peupler nos solitudes, voilà que tu abandonnes tes projets de fortune et de gloire, et que tu manques à ta parole!...

Oh! Laurent combien tu te trompes... si tu savais! Celle que j'aime est la plus pure et la plus céleste créature que jamais la terre ait portée...

—La femme exceptionnelle dont je te parlais tout à l'heure, et que chacun se figure avoir seul trouvée.

—Celle que j'aime, Laurent, interrompit le chevalier, n'est pas dans l'île de Saint-Domingue.

—Une fiancée laissée en France et que console déjà probablement l'expérience d'un homme de quarante ans, ou la provoquante timidité d'un adolescent imberbe! Eh bien, je ne vois pas, matelot, en quoi cela peut te conduire à l'oubli de ta parole, et t'empêcher de m'accompagner à la mer.

—Ecoute, Laurent, dit de Morvan en interrompant de nouveau son associé, veux-tu me promettre de me garder le secret?

—Entre matelots, c'est de rigueur.

—Celle à qui j'ai donné mon cœur est une fille de nos ennemis, une Espagnole.

—Cela prouve en faveur de ton bon goût, voilà tout. Elles sont charmantes, les Espagnoles! Et dans quelle partie du monde habite la reine de tes pensées?

—A Grenade, matelot.

—Ah! diable! Sais-tu que Grenade est une des villes d'Amérique les mieux fortifiées?

—Je le sais; que m'importe!

—Que si tu te hasardes à y pénétrer, et que tu sois reconnu pour Français, ce qui ne peut guère manquer d'arriver, puisque tu ne parles même pas la langue espagnole, on te pendra haut et court en public?

—Ah! Laurent, est-il possible que toi, si téméraire, tu t'arrêtes à de semblables craintes?

—Dame! écoute-donc, s'il ne s'agissait que de moi, je parlerais peut-être autrement. Je possède des ressources communes à peu d'hommes: là où tu serais honteusement pendu, je m'en irais, moi, avec tous les honneurs

de la guerre. Résumons-nous. Tu ne veux plus t'embarquer, parce que tu désires te rendre à Grenade? Est-ce bien cela?

—Oui, Laurent, c'est cela.

—Une dernière question! Comment comptes-tu t'y prendre pour accomplir ton projet? Inutile de songer à te procurer une embarcation à Saint-Domingue: la peine de mort existe dans nos lois contre ceux qui abordent autrement qu'en ennemis sur les côtes espagnoles! Quant à l'homme qui m'a remis cette lettre, si tu comptais sur son concours, tu aurais tort: je l'ai vu s'embarquer dans un canot et s'éloigner à toutes rames!

—Je ne me dissimule pas, Laurent, répondit de Morvan avec une fermeté pleine de tristesse, les difficultés presque insurmontables que présente l'exécution de mon dessein. Je ne compte que sur mon amour pour surmonter tous les obstacles, mais mon amour est si grand, que je suis certain de réussir.

—Je ne partage pas ton opinion. Tu prends tes désirs pour la réalité! Au reste, l'avenir se chargera de décider qui de nous deux a tort ou a raison! En attendant, veux-tu m'accompagner au cabaret de l'*Ancre-Dérivée*!

—Je suis à tes ordres, Laurent.

—Bien: le temps presse, partons!

Le cabaret de l'*Ancre-Dérivée* jouissait d'une grande réputation dans toutes les mers des Antilles; cet établissement ne se recommandait guère par le luxe, et les ressources qu'elle offrait à ses habitués étaient des plus restreintes: elles consistaient en eau-de-vie, vins et conserves!

Ce qui avait valu à ce cabaret sa prodigieuse célébrité, c'est qu'il servait, pour ainsi dire, de bourse et de maison de jeu aux boucaniers.

C'était là que les juifs, attirés par l'appât du gain, venaient acheter les parts de prise; là que les aventuriers exposaient et perdaient en une soirée des sommes qui eussent suffi à assurer l'indépendance et le bien-être de leur avenir; là que se concertaient les expéditions et que les capitaines aimés de la foule se procuraient les meilleurs matelots.

Le cabaret de l'*Ancre-Dérivée*, bâti avec des palmiers entiers, recouvert d'une mince couche de mortier, se composait d'une immense salle carrée, qui pouvait contenir plus de deux cents personnes.

L'arrivée de Laurent fit sensation, car Laurent, connu par ses habitudes luxueuses et aristocratiques, ne mettait que rarement les pieds dans ce cabaret: son apparition à l'*Ancre-Dérivée* était toujours l'indice d'une entreprise nouvelle.

Laurent, par une exception toute personnelle, était accepté des flibustiers comme un homme au-dessus d'eux comme un supérieur. Ils toléraient en lui une arrogance qui, déployée par tout autre, eût bien vite reçu un châtiement sanglant.

Laurent était d'une intrépidité si incroyable, ses succès avaient toujours tellement dépassé les bornes du possible, il se montrait d'une générosité et d'une magnificence si folles, que les flibustiers éprouvaient presque un respect superstitieux à son égard!

Un seul capitaine, le célèbre archi-millionnaire Van-Horn, avait un jour osé blâmer ses façons d'agir; le lendemain, le terrible Van-Horn, devant qui tout le monde tremblait, était tué en duel par Laurent.

A peine le beau Laurent eut-il franchi le seuil de la porte, qu'il fut entouré par une foule compacte et avide de le contempler de près.

—Arrière, mes amis, et un peu moins de bruit, je vous prie, dit-il en élevant la voix, j'ai à vous parler.

Aussitôt un grand silence se fit, et Laurent s'élançant sur une table:

—Frères de la Côte, dit-il, je viens rendre la liberté à ceux d'entre vous que j'avais engagés pour ma prochaine expédition. Des plaintes! des regrets! écoutez-moi sans m'interrompre. Mes amis, j'ai envie de m'amuser... Mon expédition ne sera donc pas ce qu'elle devait être; or, comme je tiens à ne jamais tromper personne, j'ai dû vous faire cette déclaration, afin que ceux qui désireraient me suivre sachant à quoi ils s'exposent.

Lorsque Laurent disait "qu'il voulait s'amuser," — phrase devenue célèbre dans les annales de la flibuste, — cela signifiait qu'il allait tenter un de ces coups inouïs d'audace et de témérité dont lui seul avait le secret. C'était alors parmi les plus intrépides à qui s'associerait à sa fortune: Laurent n'avait que l'embaras du choix.

Mes amis continua-t-il en étendant le bras pour commander le silence, il me reste deux mots à ajouter: ceux qui, cette fois, m'accompagneront doivent s'attendre à quelque chose de réellement difficile, car je m'ennuie fort! Qu'ils n'oublient pas, surtout, que j'ai pour habitude, de ne répondre à aucune question, et que je bais les curieux et les bavards! Voyons, qui désire me suivre!

Cent cinquante "moi!" prononcés avec enthousiasme, — la salle commune du cabaret de l'*Ancre-Dérivée* contenait en cet instant cent cinquante flibustiers, — répondirent à l'appel de Laurent.

—Matelot, dit-il en sautant par terre et en se penchant à l'oreille de de Morvan, j'aime à croire que si tu réfléchis un peu, tu finiras aussi par te décider à me suivre. Garde-moi le secret! Le but de mon expédition est de m'emparer de la ville de Grenade.

—Laurent, s'écria le chevalier avec une indicible expression de reconnaissance, j'accepte ton généreux concours. Sur la mémoire de mon père honoré, je te jure qu'à partir de ce jour je te resterai dévoué jusqu'à la mort.

—Bah! il s'agit bien de reconnaissance, dit Laurent en riant. Ne te figure pas, au moins, que ce soit pour venir en aide à tes amours que je vais prendre la ville de Grenade, c'est tout simplement pour me distraire.

Un quart d'heure plus tard Laurent ferma la liste des enrôlés volontaires qui s'associaient, sans la connaître, à sa folle entreprise: ces engagés étaient au nombre de quatre-vingt-dix, Laurent ayant refusé soixante adhésions.

Ces quatre-vingt-dix hommes représentaient la fleur de la flibuste.

## XXVII

Une heure après sa sortie du cabaret de l'*Ancre-Dérivée*, Laurent s'embarquait avec vingt rameurs dans une de ces longues pirogues espagnoles construites pour aller à la rame et à la voile en même temps, et dont la vélocité tenait du prodige.

Après avoir consulté l'état du vent et s'être orienté, il donna l'ordre du départ, et la longue et mince embarcation se mit à voler sur la crête des vagues.

Laurent, assis à l'arrière, tenait le gouvernail: le hardi flibustier avait l'air sinon inquiet au moins très-préoccupé.

—Ah! la senorita sandoval veut me revoir, pensait-il: que sa volonté soit faite?...

Comment n'ai-je pas eu, en lisant sa lettre, l'idée de cette expédition à Grenade, qui m'est venue seulement au cabaret de l'*Ancre-Dérivée*!...

—Pourvu toutefois que je parvienne à rattraper Pied-Léger!... La capture de cet espion est pour moi de la plus haute importance. Personne n'est plus à même que lui de me donner les renseignements dont j'ai besoin. Apuyez ferme sur les avirons, mes amis! dit

Laurent en s'adressant aux rameurs. Trente piastres à celui qui, le premier, apercevra une embarcation que je cherche...

Laurent, dont la sagacité naturelle égalait l'expérience maritime, avait calculé, en se lançant à la poursuite de Pied-Léger, et l'avance gagnée par l'espion, et la direction qu'il devait avoir prise.

—Le navire espagnol qui l'attendait, murmura-il, n'aura jamais osé s'approcher à plus de six lieues de terre ; et, comme Pied-Léger est seul, qu'il a contre lui la marée et le vent, il est impossible qu'il m'échappe.

Pendant les deux premières heures qui suivirent, Laurent ne prononça pas une parole : il était absorbé par l'examen de l'horizon.

La nuit, illuminée par un magnifique clair de lune, se prêtait admirablement à ses recherches.

Tout à coup la voix du flibustier retentit joyeuse et sonore au milieu du silence.

—Holà ! mes amis, dit-il en s'adressant aux rameurs, êtes-vous donc tellement indifférents aux trentes piastres promises, que vous ne m'avez pas encore signalé ce navire qui gouverne babard-amure, comme s'il voulait nous accoster au vent !... Ses voiles se détachent, cependant, avec une grande netteté sur l'azur du ciel !... Ferme toujours sur les avirons !...

Les flibustiers, quoiqu'avertis, eurent toutes les peines du monde à apercevoir le bâtiment dont la voile, à en croire leur chef, se détachait avec une si grande netteté sur l'azur du ciel.

Laurent, qui passait à juste titre pour le meilleur pointeur que possédait la flibuste, jouissait d'une incroyable puissance de vue.

Dédaignant de se servir d'instruments d'optique, un regard lui suffisait pour explorer les plus vastes espaces : un horizon de dix lieues n'avait pour lui ni mystères, ni surprises.

Une heure s'était à peine écoulée que la pirogue montée par les aventuriers accostait le navire signalé par leur chef.

Le navire, du port de cent tonneaux à peine, et monté par un équipage de cinq hommes, n'essaya pas de résister : du reste, les flibustiers, sans s'inquiéter des forces qu'il pouvait contenir, s'étaient, en l'accostant, élancés à l'abordage.

La première personne que Laurent aperçut en sautant sur le pont fut l'espion Pied-Léger.

Le misérable, d'une pâleur de mort, et le corps agité par un tremblement convulsif, paraissait en proie à une frayeur extrême.

—Embarque avec nous et pas un mot, lui dit Laurent : si tu me sers avec fidélité, il ne te sera pas fait de mal, si tu essaies de me tromper, tu mourras dans les plus cruels supplices.

Pied-Léger, hors d'état de prononcer une parole, trouva à peine assez de force pour descendre, en s'aidant des tire-vieille, dans la pirogue des flibustiers.

—Depuis cinq ans qu'on t'a perdu de vue, reprit Laurent, en le plaçant près de lui à l'arrière, tu ne cours guère le danger d'être reconnu par tes anciens camarades. Je t'appellerai Petit-Jean et je présenterai comme un déserteur de navire de guerre. Tâche de ne commettre aucune imprudence.

Les premières lueurs du jour éclairaient l'horizon, lorsque la pirogue atteignit l'île de la Tortue.

Laurent congédia ses rameurs, sans leur donner aucune explication.

Il se contenta seulement de leur dire :

—Mes amis ! tout va bien !... Nous avons assuré, ce soir, le succès de notre entreprise.

Les flibustiers qui d'habitude exigeaient une explication entière et détaillée des pro-

jets de leur chef, se contentèrent de ces paroles. Laurent les avait habitués à une obéissance passive.

Une fois de retour dans l'habitation qu'il occupait dans le quartier de la Basse-Terre, l'illustre aventurier commença l'interrogation de son prisonnier.

—A présent que rien ne nous presse, lui dit-il, explique-moi, en détail, les instructions que tu as reçues de Nativa, lors de ton départ de Grenade. Je ne comprends pas qu'elle ait pu, après la lettre qu'elle m'adressait, te charger de lui amener le chevalier de Morvan. Ne m'aurais-tu pas menti ?

—Non, capitaine, la senorita Sandoval m'avait expressément chargé de vous voir avant le chevalier de Morvan ; ce n'était que dans le cas où vous me répondriez comme vous l'avez fait, c'est-à-dire avec mépris, et par un refus, que je devais remettre à ce gentilhomme la lettre qui le concernait.

—Parbleu ! murmura Laurent, je devine tout maintenant ; mes dédains ont poussé l'Espagnole à bout de patience, et elle cherche un vengeur ! Quelle chose bizarre que le hasard l'ait justement amenée à s'adresser à de Morvan ! Ma foi, j'ai confiance dans la loyauté de mon matelot ; je me fais une fête de le mettre en présence de la trahison de Nativa : cette entrevue sera charmante ! Peut-être me procurera-t-elle un instant de distraction, car j'ai beau me débattre contre les douleurs de mon passé, vouloir me persuader que mon cœur est mort à tout sentiment, mon âme à toute générosité, qu'il n'y a plus en moi rien qu'un profond dégoût pour l'espèce humaine : je souffre encore ; je sens par moments que ma jeunesse, si indignement trompée, n'a pas perdu toute croyance ? Parfois, lorsque je sors de la débauche ou du combat, après avoir, pour m'étourdir, jeté l'or à pleines mains, fait couler le sang à flots, j'éprouve comme un remords, comme un regret de la vie que je mène.

Je me demande si le repos ne serait pas préférable à cette existence tumultueuse, accidentée et bruyante que je me suis imposée.

Oui, mais le repos sans le calme, n'est-ce pas la mort sans l'oubli ? Et songer que moi, si supérieur aux autres hommes, moi dont l'orgueil est si vaste, la volonté si puissante ; que moi, né pour ainsi dire sur les marches d'un trône, je ne puis me défendre d'une espérance et d'une émotion, lorsque je pense à Jeanne, à Fleur-des-Bois, à cette sauvage enfant dont le premier malotru venu ramassera l'amour sans connaître le prix du trésor qu'il posséderait !

L'aventurier passa à plusieurs reprises la main sur son front, puis apercevant, debout devant lui, l'espion Pied-Léger, qu'il avait oublié, il reprit son interrogatoire :

—Depuis combien de temps habites-tu Grenade ? lui demanda-t-il.

—Depuis trois ans, capitaine.

—En ce cas, tu connais parfaitement les environs de la ville ?

—Parfaitement, capitaine.

—A combien se monte sa population ?

—A douze mille âmes, capitaine.

—Et sa garnison se compose ?...

—De six cents hommes de troupes réglées, sans compter la milice bourgeoise, qui forme un effectif de trois mille hommes...

Laurent fixa sur l'espion un regard qui lui fit baisser les yeux, et se jetant tout habillé sur son lit de repos :

—Je te défends, — et ton intérêt te commande doublement l'obéissance, — lui dit-il, de sortir de cet appartement et de te montrer à qui que ce soit ! Si pendant mon sommeil l'envie de m'assassiner te prenait, tu pourrais te servir de ces pistolets en toute confiance : ils sont chargés.

Cinq minutes plus tard, Laurent était profondément endormi.

Lorsqu'une troupe d'aventuriers se réunissait pour tenter une entreprise, celui qui fournissait le navire avait droit à une indemnité, fixée à l'avance, sur toutes les prises qui s'effectuaient durant le cours de l'expédition.

En outre, les canons des batteries capturées, devenaient sa propriété.

Des sociétés de spéculateurs, — la plupart appartenant à la race israélite, — s'étaient formées dans l'île de la Tortue pour exploiter l'intrépidité des flibustiers.

Achetant à vil prix les navires capturés, ils s'empressaient, — dès que les hasards du jeu ou de la guerre avaient réduit à la misère un capitaine connu par son audace et son bonheur, — de lui fournir un bâtiment et d'entrer ainsi dans les chances qu'offraient son expérience et son courage.

La réputation de Laurent était telle, que chaque fois qu'il partait pour son propre compte, et en dehors des intérêts de la redoutable société dont Montbars était le chef, et dont lui Laurent, faisait partie, les juifs lui fournissaient à des conditions fort douces leurs meilleurs voiliers !

Quatre jours s'étaient à peine écoulés depuis que Laurent avait annoncé dans le cabaret de l'*Ancre-Dérivée* son intention de reprendre la mer, que déjà une frégate armée de 16 canons, et toute prête à partir l'attendait dans la rade.

Le matin du jour fixé pour l'embarquement, une foule immense accompagna l'illustre boucanier jusqu'au môle.

Les flibustiers qu'il avait choisis laissaient éclater les transports de la joie la plus vive : ceux qui restaient à terre ne pouvaient parvenir à cacher leur dépit.

Laurent le front et l'air fier, daignait à peine donner de temps en temps à ses gens, les ordres indispensables.

—Allons, matelot, dit-il en se retournant vers de Morvan, embarquons !...

Déjà le chevalier prenait son élan pour sauter dans le canot, lorsqu'un murmure qui se fit entendre dans la foule l'arrêta.

—Qu'y a-t-il ? demanda-t-il à son voisin.

—Il y a que le beau Laurent est la chance en personne... Son voyage lui vaudra un million, Tenez, voici Fleur-des-Bois qui vient pour s'embarquer avec lui... Quelle chance ! quelle chance !...

En effet, à peine avait-on fait cette réponse, que de Morvan vit Jeanne à ses côtés...

—Toi ici, Fleur-des-Bois ! lui dit-il avec autant d'étonnement qu'à de surprise.

—Croyais-tu donc, mon chevalier Louis, lui répondit-elle avec une ineffable expression de tendresse, que je t'aurais laissé partir seul ? Ne m'attendais-tu pas ?

—Non, Jeanne, je ne t'attendais pas.

—Quoi ! reprit la fille de Barbe-Grise d'un ton de doux reproche, lorsque je t'ai quitté si facilement, sans efforts, sans presque t'adresser un adieu, tu n'as pas deviné que si j'étais si peu chagrine, c'est que je devais bientôt revenir !... Tu ne m'aimais donc pas ?

—Oh ! oui, Fleur-des-Bois, je t'aime... je t'aime comme une sœur de prédilection et de choix... C'est justement pour cela que ta résolution de t'associer à tes dangers me peine.

—Allons, embarquons, dit en ce moment la voix impérieuse de Laurent.

Jeanne s'élança avec sa légèreté de biche dans le canot ; de Morvan la suivit.

—Cette apparition est-elle une réponse aux vœux secrets de mon cœur ? pensait Laurent, ou une nouvelle douleur que le sort me réserve ? N'importe, Nativa, de Morvan et Fleur-des-Bois réunis, cela ne peut manquer d'être drôle !

(A suivre)

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous,

— LISEZ —

# La Presse

JOURNAL QUOTIDIEN,

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

**UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.**

Abonnement en dehors de Montréal,

**SEULEMENT \$2.00 PAR ANNEE.**

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

Edition Hebdomadaire de huit grandes pages, \$1.00 par année.

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "La Presse"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois d'Octobre

**16,000 par jour**

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

MAISON FONDÉE EN 1859

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

144, RUE SAINT-LAURENT, 144

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecines est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

**SPECIALITES**

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.  
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.  
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.  
GRAY'S SULPHUR PASTILLES pour l'emploi de l'Acide Sulfureux dans les Maladies de la Gorge, et pour désinfecter les petits appartements.

Le Sirop de Chloral Inaltéral de Gray.

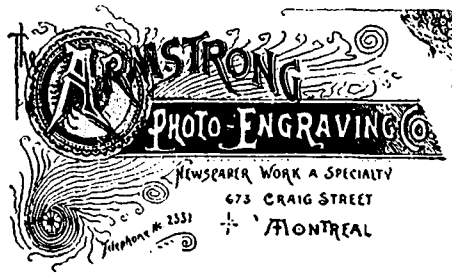
Le Sirop d'Iodure de Quinine de Gray.

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

144 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

**N.B.**—A cause de l'élargissement de la rue, ma pharmacie, établie depuis 30 ans à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui, sera transportée vers le 1er Novembre prochain dans un local commode et spacieux, situé un peu plus bas que mon établissement actuel.



## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOURTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes les

AFFECTIONS BILIEUSES,  
TORPEUR DU FOIE,  
MAUX DE TÊTE,  
INDIGESTIONS,  
ETOURDISSEMENTS,

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES de McGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

**B. E. MCGALE**

PHARMACIEN

2123 RUE NOTRE-DAME

AGENTS DEMANDES PARTOUT



Cette montre se vend d'ordinaire \$15.00. Pour 60 jours nous la vendrons à \$4.98, avec la chance pour vous d'en avoir une pour rien. Coupez ceci et envoyez nous le avec 50c en timbres comme garantie que vous êtes de bonne foi, pour nos frais d'express, et nous vous enverrons la montre C. O. D. sujet à examen. Si tout est satisfaisant et tel que représenté, vous pouvez payer la différence et garder la montre, autrement cela ne vous coûtera rien. Si vous n'êtes pas en fait de vendre, d'ici à 60 jours, nous vous en enverrons une autre. Cette montre est importée et a un boîtier en Silverine Durable de 4 oz. face découverte, et garantie sous tous les rapports. Nous faisons sur cette montre, mais cela nous aide à vendre nos montres en or et en platine, d'après notre grand catalogue que nous envoyons gratis. En recommandons cette montre à tous ceux qui liront cette annonce. En ordonnant, mentionnez ce journal. Si vous désirez recevoir cette montre par la maille, il faudra envoyer le montant complet, car la marchandise ne peut pas être envoyée C. O. D. par la maille. Quand le montant complet de l'ordre est envoyé de suite nous enverrons gratis une jolie chaîne en or double.

# THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 4 Nov. Après-Midi et Soirée.

— L'INCOMPARABLE —

## CORINNE

DANS LE JOLI OPERA INTITULE :

## NEW ARCADIA

50--ARTISTES--50

Excellente musique, Jolis décors, Costumes ravissants. Rien n'est épargné pour donner complète satisfaction au public.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan à la N. Y. Piano Co., No 228 rue Saint-Jacques.

Semaine suivante—True Irish Hearts!

IMPRIMERIE

## POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude. MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que :

- CIRCULAIRES,
- LIVRES,
- BROCHURES,
- PAMPHLETS,
- AFFICHES,
- CARTES DE VISITE,
- CARTES D'AFFAIRES,
- PANCARTES,
- ENTÊTES DE COMPTES,
- PROGRAMMES,
- ANNONCES D'EXCAN.
- ETIQUETTES,
- BLANCS DE TOUTES SORTES,
- ETC., ETC.,

Nous faisons des arrangements spéciaux, dans l'intérêt de nos clients, pour un tirage de plusieurs milles exemplaires, soit de Brochures, de Circulaires, etc

COMMANDES PROMPTEMENT EXÉCUTÉES. CARACTÈRES DE LUXE.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

## POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude. MONTREAL

**N.B.**—Toutes commandes pour impressions peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE & CIE., 69 rue Saint-Jacques.